

# VACANCES CHEZ MON EX

Comédie en deux actes d'une heure quarante environ

pour huit personnages (3 hommes, 5 femmes).

DE PHILIPPE DANVIN

## Les trois rôles masculins

Christian : l'auteur

Bougon: le râleur

Hugo : le dragueur

## Les cinq rôles féminins

Louise : l'épouse de l'auteur

Elisabeth : la gérante des chambres d'hôtes

Virginie : l'animatrice

Amandine : l'admiratrice

Dominique : la névrosée

## Un seul décor

L'intérieur d'une maison d'hôtes avec des meubles en rotin très simples.

## ACTE 1

### SCENE 1 : LOUISE, CHRISTIAN, AMANDINE

LOUISE, *rentrant en traînant derrière elle une valise.* – Viens, chéri. (*Un homme rentre à son tour.*) Va t'asseoir. (*L'homme, visiblement sans ressort, va s'asseoir dans un canapé.*) Ici, tu vas retrouver ton entrain, l'inspiration et tu vas commencer à écrire ta nouvelle pièce de théâtre.

CHRISTIAN. – J'aimerais partager ton optimisme mais je suis fini, usé.

LOUISE. – Ce qu'il te faut, c'est du dépaysement...et de la nouveauté pour te booster.

CHRISTIAN. – De la nouveauté ?

LOUISE. – L'hôtel, on connaît par cœur. Les chambres d'hôte, par contre, nous n'avons jamais essayé.

CHRISTIAN. – A l'hôtel, il y a une réception. Ici : personne apparemment.

LOUISE. – Oui, c'est un peu étonnant...et le camping, juste à côté, c'est dépayasant aussi.

CHRISTIAN. – Bof ! C'est connu, archiconnu.

LOUISE. – Sûrement pas celui-ci : il vient d'ouvrir hier.

CHRISTIAN. – Rien qu'à l'idée de passer une nuit sous la tente, j'ai les boules.

LOUISE. – Ça tombe bien, tu pourras aller jouer à la pétanque.

CHRISTIAN. – J'avais besoin de calme, ce sera l'affluence...Tout ce que je déteste.

LOUISE. – Mais non, les campeurs ne vont pas venir ici.

CHRISTIAN. – Tu n'as pas vu la plaque : « Gérance du camping » ?

LOUISE. – Gérance, ça ne veut rien dire, c'est pour les problèmes administratifs.

CHRISTIAN. – Eh bien, je sens qu'ils en auront...et qu'ils accourront ici.

AMANDINE, *rentrant et dévisageant admirative Christian.* – Alors comme ça, c'est vous ?

CHRISTIAN, *à Louise.* – Voilà le premier problème administratif. (*Puis à la femme.*) C'est moi ?

AMANDINE. – Christian Martin, l'auteur. J'ai entendu votre femme vous parler sur le parking.

LOUISE. – Tu vois mon Cricri, tu es un auteur connu, ça ne te booste pas, ça ?

AMANDINE, *enthousiaste.* – Cricri heu Christian Martin, nom d'un pétard ! Mes copines vont être jalouses. Signez mon t-shirt. (*Elle lui tend à hauteur de la poitrine.*)

LOUISE. – Non, plus bas.

AMANDINE. – Mon Dieu, mais je n'ai même pas un bic ou un marqueur.

CHRISTIAN. – Et je ne peux pas vous aider, dommage ! (*Louise l'éloigne de la jeune femme.*) Je n'ai rien sur moi, car je n'ai plus envie d'écrire.

LOUISE. – Mais si, tu vas écrire. Un auteur connu, reconnu, doit écrire.

CHRISTIAN. – Auteur connu, n'exagérons rien : je suis simplement joué par des amateurs. (*Puis à Amandine.*) Comment avez-vous entendu parler de moi ?

AMANDINE. – J'ai joué avec ma troupe la pièce où un mari trompe sa femme et où elle fait la même chose.

LOUISE. – Il en a écrit une vingtaine avec la même situation.

CHRISTIAN. – Seize.

LOUISE, *à Christian.* – Ne minimise pas encore. Sois fier, bombe le torse.

CHRISTIAN. – Je n'ai pas envie de bomber...ni de faire la bombe non plus, d'ailleurs.

LOUISE, *à Amandine.* – C'est un modeste, vous savez. (*Puis à Christian.*) Et le hasard fait bien les choses : tu retrouves l'une de tes interprètes.

CHRISTIAN. – Elle a été tellement marquée par la pièce qu'elle ne connaît plus le titre.

LOUISE. – Quel était le nom de votre personnage ? Que faisiez-vous dans la pièce ?

AMANDINE. – Je soufflais.

CHRISTIAN, *en aparté.* – Ça explique tout.

AMANDINE. – Mais souvent je n’entendais pas bien à cause des panneaux du décor. Ils sont trop épais.

LOUISE. – Il faut tendre l’oreille.

AMANDINE. – Je la pose contre mais parfois trop fort et je ne me rends pas compte que je pousse.

CHRISTIAN. – Et alors ?

AMANDINE. – Le jour de la première, j’ai vraiment poussé le panneau et j’ai renversé un vase qui était posé juste derrière.

LOUISE. – Et il est tombé sur la scène ?

AMANDINE. – Oui. Et Marguerite a crié, elle a eu peur et, du coup, elle a lâché sa tasse.

LOUISE. – Qui est tombée également sur la scène ?

AMANDINE. – Non : sur le pied de Jocelyne qui jouait la maîtresse de Roland qui était l’ex de Marguerite.

CHRISTIAN. – Tiens, Marguerite, je croyais que c’était une vache.

AMANDINE. – Meuh non, c’est la copine qui jouait le rôle de la cocue.

LOUISE, à *Christian*. – Ne te moque pas d’elle.

CHRISTIAN. – Je ne me moque pas : c’était un piège et elle n’est pas tombée...dans le panneau. Mais c’est vrai : j’ai été vache.

LOUISE. – Vous voyez, il n’arrête pas de faire du théâtre et donc vous, vous soufflez. Vous ne jouez jamais ?

AMANDINE. – Si, dans le lever de rideau. Deux fables de La Fontaine : « Le corbeau et le renard » et puis « Le loup et la brebis ».

CHRISTIAN. – Vous êtes sûre que ce n’était pas plutôt « Le loup et l’agneau » ?

AMANDINE. – Peut-être, je ne me souviens plus très bien mais c’était de La Fontaine.

CHRISTIAN. – Une fontaine, j’ai cru en apercevoir une en arrivant. Pouvez-vous aller me chercher un peu d’eau s’il vous plaît ?

LOUISE, à *Amandine en aparté*. – Je crois qu’il a besoin de rester seul.

AMANDINE, *en aparté à Louise*. – D’accord mais vous croyez qu’il pourrait m’aider à faire carrière au théâtre ?

LOUISE, *même jeu*. – Hm...oui, sans doute...mais revenez plus tard.

AMANDINE, *même jeu*. – OK, je comprends. (*Puis à Christian*.) A plus tard, monsieur Martin.

CHRISTIAN. – A plus tard, mademoiselle.

AMANDINE, *en aparté*. – Quand je vais raconter ça aux copines. (*Elle sort mais revient aussitôt*.) J’ai retrouvé le titre : « Le facteur sonne toujours deux fois. » (*Louise et Christian la regardent étonnés*.)

CHRISTIAN /LOUISE, *en chœur, étonnés*. – Le facteur sonne toujours deux fois ?

CHRISTIAN, *ironique*. – Ah bon ? Et pour la création de la pièce, j’avais engagé Jack Nicholson et Jessica Lange (*Les noms sont bien prononcés à l’anglaise*.)

LOUISE, à *Christian*. – Ne te moque pas encore.

CHRISTIAN. – Mais je ne me moque pas : il a même fallu que je leur apprenne d’abord le français.

AMANDINE, *enthousiaste*. – Vous faites passer des auditions ? Vous avez aussi une troupe ?

LOUISE. – Oui, il a une troupe mais d’amateurs.

AMANDINE. – Ah ! Je me disais aussi...parce que je ne connais pas ce Jacques Ni...Ni comment encore ?

CHRISTIAN, *prononçant à la française*. – Jacques Nicholson...et j’avais engagé Jessica pour faire le saut.

AMANDINE. – Le saut ? Quel saut ?

CHRISTIAN. – Le saut de l’ange : Jessica Lange (*Prononcé à la française*.) pour faire le saut de l’ange évidemment.

AMANDINE, *réfléchissant*. – Pourtant dans la pièce, on ne sautait pas.

CHRISTIAN, *en aparté*. – Dans le film, si... (*Puis à Amandine.*) Et je ne sais plus finalement si c'était Nicholson ou Micaléçon (*Les noms sont toujours prononcés à la française.*)...ou plus de caleçon du tout.

LOUISE. – Enfin bref, mademoiselle, Jacques et Jessica, appelons-les ainsi, sont donc des amateurs qui ont joué pour Christian.

AMANDINE. – Je me disais aussi parce que les grands acteurs, je les connais tous.

CHRISTIAN, *en aparté*. – Pas tous, pas tous.

AMANDINE. – Je pourrai passer une audition, moi aussi ?

LOUISE. – Certainement, mais plus tard parce que mon mari est vraiment très fatigué.

CHRISTIAN, *d'abord en aparté*. – La connerie, ça fatigue. (*Puis à Amandine.*) C'est vrai que la route a été longue.

AMANDINE. – Bien sûr... mais le titre, c'était bien « Le facteur sonne toujours deux fois » ?

CHRISTIAN. – Presque, c'était : « Le farceur sonne toujours trois fois ». C'était une parodie du film.

AMANDINE. – On a fait un film de votre pièce ? Mince, je l'ai raté ! Et c'était une parodie ?

LOUISE. – Et une belle parodie, il peut en être fier.

CHRISTIAN. – Oui mais je ne bombe pas.

AMANDINE. – Vous ne bombez pas ?

CHRISTIAN. – Le torse.

AMANDINE. – Ah ! Et au fait, c'est quoi une parodie ?

LOUISE. – Il vous expliquera plus tard quand vous passerez l'audition.

AMANDINE. – D'accord. Je...je vous laisse. A plus tard.

LOUISE. – A plus tard, mademoiselle.

AMANDINE. – Amandine, je m'appelle Amandine. (*Elle sort.*)

CHRISTIAN. – A plus tard ? A jamais : qu'elle aille plutôt jouer à la pétanque. (*Un homme apparemment furieux rentre.*)

## SCENE 2 : LOUISE, CHRISTIAN, BOUGON

BOUGON. – C'est vous le gérant ?

CHRISTIAN, *d'abord en aparté*. – Voilà le second problème administratif. (*Puis à l'homme.*) Non, désolé, je ne suis qu'un client. Et vous ?

BOUGON, *même jeu*. – Client également...mais déçu : j'ai les boules.

LOUISE. – Nous venions justement de parler de pétanque, ça tombe bien.

BOUGON. – J'en ai horreur, je suis venu ici pour faire du vélo. Mais alors, où est-il le gérant ? En arrivant hier, je n'ai vu que sa femme.

LOUISE. – Et nous, encore personne.

BOUGON. – Eh bien ! quand vous le verrez, vous lui direz qu'au chalet 19, les W.-C. sont bouchés et qu'on a intérêt à m'envoyer quelqu'un rapidement.

CHRISTIAN. – Nous lui dirons, monsieur... ?

BOUGON. – Bougon. (*Il sort.*)

LOUISE. – Il porte bien son nom...Utilise-le dans ta prochaine pièce, ça fera rire : monsieur Bougon, ce sera un personnage de râleur.

BOUGON, *revenant*. – Et vous lui direz que ce n'est surtout pas normal dans un chalet tout neuf.

CHRISTIAN. – Effectivement.

BOUGON. – Vous n'allez quand même pas me dire que cela doit arriver ?

LOUISE. – Non, bien sûr.

CHRISTIAN. – Et nous transmettrons vos doléances, monsieur Bougon. Repartez sans crainte.

BOUGON. – Quand c'est neuf, c'est neuf, non ?

CHRISTIAN. – Nous lui dirons. Allez-y.

BOUGON. – Allez-y, allez-y : dites tout de suite que je vous gêne.

CHRISTIAN. – Loin de nous cette idée mais vous pouvez repartir en confiance.

LOUISE. – Nous transmettrons.

BOUGON. – En tout cas, ça me pompe l'air.

CHRISTIAN. – Je comprends mais faites-nous confiance.

BOUGON. – Vous me prenez pour un hurluberlu, c'est ça ?

LOUISE. – Mon mari aspire simplement à la tranquillité, monsieur Bougon.

CHRISTIAN, *respirant profondément*. – C'est ça, j'aspire.

BOUGON. – Dites tout de suite que je vous pompe l'air aussi.

LOUISE. – Mais non : mon mari veut simplement se reposer. Nous venons de parcourir sept cents km en voiture.

BOUGON. – Et moi, huit cents.

LOUISE. – Oui mais pas aujourd'hui ?

BOUGON. – Non : hier !...Mais ça n'enlève rien à la distance.

CHRISTIAN. – Mais vous avez eu le temps de souffler. Et moi, j'ai besoin de souffler...aussi (*Il souffle.*)

BOUGON. – Et en plus, vous vous moquez de moi.

LOUISE. – Mais non ! S'il vous plaît, laissez-nous, monsieur Bougon.

CHRISTIAN. – Nous transmettrons le message. Chalet 29.

BOUGON, *fâché*. – Non ! 19 ! 19 ! vous voyez !

LOUISE. – Voir quoi, monsieur Bougon ?

BOUGON. – Que vous ne me prenez pas au sérieux.

LOUISE. – Mais si !

CHRISTIAN. – Chalet 19, veuillez m'excuser et dès que nous voyons le gérant, nous vous l'envoyons.

BOUGON. – Oui, bon. Je suis bien obligé de vous faire confiance.

LOUISE. – Et votre confiance est bien placée, croyez-moi.

BOUGON. – Ça, je le verrai à l'autopsie, comme l'on dit.

CHRISTIAN. – Mais la salle d'autopsie n'est pas ici, alors, s'il vous plaît, allez disséquer ailleurs.

BOUGON. – Quand je disais que vous vous moquiez de moi.

LOUISE. – S'il vous plaît, monsieur Bougon.

BOUGON. – Oui, bon ! je vais disséquer ailleurs mais je n'en pense pas moins. A plus alors, comme on dit. (*Il sort.*)

CHRISTIAN. – A plus ? A moins, à moins !

LOUISE. – Ouf ! Mais tu vois que tu dois l'utiliser dans ta pièce.

CHRISTIAN. – Sûrement pas.

LOUISE. – « A moins », j'adore ton jeu de mots : c'est ta marque de fabrique.

CHRISTIAN. – Eh bien, ma fabrique tourne à présent au ralenti, tu dois bien l'accepter.

LOUISE. – Accepter quoi ?

CHRISTIAN. – Ma panne d'envie, de créativité.

LOUISE. – Ce n'est qu'une panne passagère. Ici, tu vas reprendre du poil de la bête.

CHRISTIAN. – La bête est fatiguée, elle a besoin de repos.

LOUISE. – Eh bien, voilà, tu as déjà le titre de ta prochaine comédie : la bête est fatiguée.

CHRISTIAN. – Et ça parlerait de quoi ?

LOUISE. – D'un coureur de jupons, d'un Don Juan qui aurait décidé de s'arrêter de draguer.

CHRISTIAN. – Pas très original.

LOUISE. – Les histoires de cocus, d'amants et de maîtresses, ça fait toujours rire.

CHRISTIAN. – Ça me fait surtout rire jaune pour l'instant.

LOUISE. – Ton originalité, ce sera ton titre : la bête est fatiguée.

CHRISTIAN. – J'en ai aussi deux autres : l'année sabbatique et burn-out. Je n'ai plus ni énergie ni imagination.

LOUISE. – Ça va revenir. En attendant, reste assis, je vais aller chercher l'autre valise (*Christian lui donne ses clés de voiture*)...et jeter un coup d'œil à côté dans le camping.

CHRISTIAN. – Tu crois que tu as le droit ?

LOUISE. – Ce n'est pas un camp militaire. (*Elle sort.*)

CHRISTIAN. – Dommage : on aurait pu placer des fils barbelés pour les empêcher de passer. (*Une porte s'est ouverte, une femme est rentrée. Christian sursaute.*)

### SCENE 3 : CHRISTIAN, ELISABETH

ELISABETH. – Eh oui, mon brave Christian, tu ne rêves pas. C'est bien moi.

CHRISTIAN. – Elisabeth ? Mais ?

ELISABETH. – Elisabeth, oui. Tu ne m'appelles plus Eli comme avant ?

CHRISTIAN. – Que...que fais-tu là ? C'est toi la gérante du camping ?

ELISABETH. – C'est plutôt le rôle de mon mari ou plutôt c'était.

CHRISTIAN. – Pourquoi c'était ?

ELISABETH. – Tu l'apprendras bientôt. Personnellement, je gère plutôt les chambres d'hôte. Et visiblement, tu ne le savais pas.

CHRISTIAN. – C'est ma femme qui a réservé...sans rien me dire.

ELISABETH. – Sans rien te dire ? Quelle surprise !

CHRISTIAN. – Une mauvaise surprise.

ELISABETH. – Mauvaise surprise en effet, car je vais me venger.

CHRISTIAN. – Te venger ?

ELISABETH. – D'avoir été plaquée du jour au lendemain, sans aucune explication.

CHRISTIAN. – Je...je n'ai jamais su parler.

ELISABETH. – Tu aurais pu l'écrire puisque tu es auteur.

CHRISTIAN. – Je n'écrivais pas encore à l'époque.

ELISABETH. – Quelle excuse, quelle dérobade ! C'était courage, fuyons !

CHRISTIAN. – Ça devenait trop sérieux : tu voulais te marier, ça me faisait peur.

ELISABETH. – Pourquoi ?

CHRISTIAN. – Tu... tu étais trop possessive, trop jalouse.

ELISABETH. – Je le suis toujours.

CHRISTIAN. – Tu m'étouffais, j'avais besoin de respirer.

ELISABETH. – Au point de disparaître dans la nature ?

CHRISTIAN. – Monter sur Paris, c'était un vieux projet...

ELISABETH. – Dont tu ne m'avais jamais parlé. C'était pour fuir la mante religieuse qui aurait pu te dévorer ?

CHRISTIAN. – N'exagérons rien.

ELISABETH. – C'est pourtant ce que je vais faire...maintenant, car la vengeance est un plat qui se mange froid.

CHRISTIAN. – Après une bonne vingtaine d'années, il y a prescription.

ELISABETH. – Les peines de cœur sont incompressibles.

CHRISTIAN. – Je demande un recours en grâce puisque tu t'es quand même mariée.

ELISABETH. – Avec un homme pas comme les autres d'ailleurs. Et ça prouve bien à quel point j'ai été marquée.

CHRISTIAN. – Et qu'a-t-il de si extraordinaire ?  
ELISABETH. – Il porte le même nom que toi : Christian Martin.  
CHRISTIAN. – C'est...interpellant en effet mais c'est un patronyme assez courant.  
ELISABETH. – Plus qu'un patronyme, ce sera l'instrument de ma vengeance.  
CHRISTIAN. – Mais tu deviens folle.  
ELISABETH. – Quand j'ai eu ta femme au téléphone et qu'elle m'a dit que tu étais auteur, j'ai tout de suite su que c'était toi.  
CHRISTIAN. – Elle ne fait vraiment que des conneries, celle-là !  
ELISABETH. – Et elle a ajouté que tu étais à bout et que tu avais besoin de vacances pour mieux rebondir.  
CHRISTIAN. – Et tu as pris la balle au bond.  
ELISABETH. – Pour marquer le panier de la victoire, celui de la vengeance pour t'anéantir.  
(Elle se met à rire.)

#### SCENE 4 : CHRISTIAN, ELISABETH, LOUISE

LOUISE, *revenant avec une autre valise*. – Ah, quelqu'un ! Madame Martin ? Mais vous riez ?  
ELISABETH. – Madame Martin, en effet. C'est votre mari qui m'a fait rire.  
LOUISE, à *Christian*. – Non ? Tu retrouves la forme : je te l'avais dit.  
CHRISTIAN. – Ne t'emballe pas : c'est une vieille blague que tout le monde connaît.  
LOUISE, à *Christian*. – Bon, d'accord, mais Christian, mon chéri, je ne t'avais rien dit mais cette dame s'appelle Martin parce que son mari s'appelle...  
CHRISTIAN. – Christian Martin, comme moi, je sais.  
ELISABETH. – Il vient de l'apprendre.  
LOUISE. – Je suis sûre que ça peut t'inspirer.  
CHRISTIAN. – Cela ne m'inspire qu'une chose : l'envie de partir.  
LOUISE. – Sûrement pas, ça va te donner l'envie de quiproquos pour que le public ne s'y retrouve plus.  
ELISABETH. – Oui, monsieur Martin : qui est qui ? Démêler le faux du vrai.  
LOUISE. – Voilà : un homme arrive dans un logis comme celui-ci et le gérant porte le même nom que lui.  
ELISABETH. – Et la femme du gérant serait son ex.  
CHRISTIAN, *embarrassé*. – Très...très intéressant.  
LOUISE, à *Elisabeth*. – Dites donc, vous avez de l'imagination.  
ELISABETH. – Je puise l'inspiration dans la réalité et j'aime le théâtre de boulevard.  
LOUISE, à *Christian*. – Tu devrais demander à madame des idées.  
ELISABETH. – L'homme serait connu : pourquoi pas un auteur de théâtre ?  
LOUISE, *enthousiaste*. – Mais oui, c'est génial !  
CHRISTIAN. – Génial ? N'exagérons rien...et puis j'aurais l'impression de parler de moi.  
ELISABETH. – Alors que nous ne nous connaissons pas et que je ne suis pas votre ex, forcément.  
CHRISTIAN, *embarrassé*. – Forcément.  
LOUISE. – Mais on ne te demande pas d'écrire une pièce autobiographique.  
CHRISTIAN. – Heureusement. Et puis, de toute façon la bête est fatiguée, je te l'ai dit.  
ELISABETH. – La bête serait fatiguée...parce qu'elle aurait accumulé les maîtresses. Elle aurait profité du prestige de son métier d'auteur...forcément.  
CHRISTIAN, *embarrassé, avec un rictus*. – Forcément...mais j'ai...j'ai toujours été fidèle.  
LOUISE. – Mais ça, je le sais, mon chéri, je te demande d'inventer.  
ELISABETH. – Mais oui, inventez : je suis votre ex et appelez mon personnage « Elisabeth » dans votre pièce, ce serait un honneur.

CHRISTIAN. – Je...je n'arriverai plus à écrire : la...bête est fatiguée.

LOUISE. – Mais enfin, tu as vraiment le point de départ à présent.

ELISABETH. – Et je vous retrouve...et je veux me venger.

LOUISE. – Excellent. Vous venger mais pourquoi ?

ELISABETH. – Parce que j'ai été plaquée sans un mot d'explication...après une histoire longue de trois ans.

CHRISTIAN. – Mais...mais je n'ai rien à voir avec tout cela.

LOUISE. – Mais je le sais, mon Cricri : quand on s'est connus, tu m'as dit qu'il n'y avait jamais rien eu de sérieux dans ta vie.

ELISABETH, *en aparté à Christian.* – Tu as dit ça, mon Cricri ? Salaud, tu vas me le payer !

CHRISTIAN, *en aparté à Elisabeth.* – Te le payer ? Comment ? Je n'ai plus de sous, plus d'énergie, plus rien.

LOUISE. – Je sais bien que j'ai été ton seul amour : tu me l'as assez répété.

ELISABETH, *en aparté à Christian.* – Ordure, sale petite ordure.

CHRISTIAN, *s'écartant d'elle et en aparté.* – Mon Dieu, j'ai l'impression de me retrouver dans l'une de mes pièces. (*Puis à Elisabeth.*) Eli...Madame Martin, pouvez-vous nous montrer notre chambre, s'il vous plaît ? (*Il ramasse une valise.*)

ELISABETH. – Bien sûr mais vous pouviez m'appeler Elisabeth. (*Elle désigne une porte.*) Vous me suivez ?

CHRISTIAN. – Volontiers parce que je suis épuisé.

LOUISE, *après avoir ramassé l'autre valise, à Elisabeth.* – Je vous l'avais expliqué au téléphone : il est vraiment à bout.

CHRISTIAN, *à Louise.* – Tu parles trop, Louise. (*Ils sortent.*)

## SCENE 5 : HUGO, VIRGINIE

HUGO, *rentrant en téléphonant.* – Pas évident de te téléphoner, presque pas de réseau et pas d'Internet non plus...Les filles ? Pas de quoi pavoiser pour l'instant... Peu de gibier mais il paraît que d'ici deux ou trois jours, ça va s'arranger...Le camping vient seulement d'ouvrir hier. Mes vieux y ont acheté un chalet...Je viens aux renseignements chez la gérante...Même si le fruit est mûr, je suis prêt à tirer sur tout ce qui bouge...

VIRGINIE, *rentrant.* – Bonjour.

HUGO, *raccrochant et en aparté.* – Je raccroche : du gibier vient d'arriver et j'ai faim. (*Puis à Virginie.*) Bonjour, vous.

VIRGINIE, *d'abord en aparté.* – Holà ! toutes les caractéristiques d'un dragueur de mines, je dois préparer mon lance-torpilles. (*Puis à Hugo.*) C'est vous le gérant ?

HUGO. – Non, je suis ici en vacances...et vous ?

VIRGINIE. – Je viens ici pour travailler pendant deux mois.

HUGO. – Ah bon ! Qu'allez-vous faire ?

VIRGINIE. – De la gym, de l'animation.

HUGO, *d'abord en aparté.* – J'ai déjà une idée pour animer tes soirées. (*Puis à Virginie.*) Et quels sont vos horaires ?

VIRGINIE. – Vous êtes bien curieux.

HUGO. – Vous aurez bien de temps en temps une soirée libre, je suppose ?

VIRGINIE. – Je suppose.

HUGO. – Si vous ne savez pas comment l'occuper, je suis là.

VIRGINIE, *en aparté.* – Il ne doute de rien celui-là. (*Puis à Hugo.*) Je serai sans doute fatiguée après avoir fait du sport.

HUGO, *en aparté.* – Moi, je connais un sport qui relaxe et qui est bon pour la santé.

VIRGINIE. – Et quand je suis fatiguée, je dors.



HUGO. – Mais il faut aussi se relaxer avant d’aller au lit. Où logez-vous ?  
VIRGINIE. – Dans un mobile-home non numéroté puisque je fais partie du personnel.  
HUGO. – Moi, c’est le neuf. Vous retiendrez ?  
VIRGINIE. – Pourquoi ?  
HUGO. – Pour passer me dire bonjour...ou bonsoir pour faire connaissance : je m’appelle Hugo.  
VIRGINIE. – Moi, c’est Virginie mais le camping est mon lieu de travail, pas autre chose.  
HUGO. – On peut pourtant y faire un tas de choses agréables.  
VIRGINIE. – Priorité au travail : je ne ferai donc que vous croiser.  
HUGO. – Eh bien, j’espère qu’on se croisera souvent.  
VIRGINIE. – Comme on dit : l’espoir fait vivre.  
HUGO, *en aparté*. – C’est pas gagné.  
VIRGINIE. – Et comme le gérant n’est pas là, je vous laisse.  
HUGO. – Moi, c’est plutôt la gérante que je dois voir.  
VIRGINIE. – Je vais jeter un coup d’œil à la piscine.  
HUGO. – Elle est petite, vous verrez.  
VIRGINIE. – Du moment qu’il y a de l’eau.  
HUGO. – Il y en a assez pour boire la tasse.  
VIRGINIE, *sortant*. – Santé, alors !  
HUGO. – Pas gagné, non mais c’est quand la lutte est difficile que la victoire est la plus belle...Qui a dit ça ? Je ne sais plus, c’est peut-être moi.

#### SCENE 6 : HUGO, BOUGON

BOUGON, *rentrant*. – Bonjour. Toujours pas de gérant ici ?  
HUGO. – Visiblement ou plutôt invisiblement non.  
BOUGON. – Invisiblement ? Vous êtes un petit marrant, vous !  
HUGO. – On se défend.  
BOUGON. – Et invisiblement, vous savez pourquoi ?  
HUGO. – Non mais je sens que vous allez me le dire.  
BOUGON. – Parce qu’il se cache pour éviter d’entendre mes réclamations.  
HUGO. – Vous n’êtes pas content ?  
BOUGON. – Pas vraiment, non. Vous avez vu la petite épicerie ?  
HUGO. – Oui, évidemment.  
BOUGON. – Un coup de chance : j’ai failli passer à côté tellement elle est petite.  
HUGO. – Je crois qu’on y trouve l’essentiel quand même.  
BOUGON. – Non : il n’y a même pas de sucre.  
HUGO. – Ah ! et c’est grave ?  
BOUGON. – J’en ai besoin pour mettre dans mon bidon.  
HUGO. – Votre bidon ? Quel bidon ?  
BOUGON. – Celui de mon vélo.  
HUGO. – Je crois qu’il est indiqué que certaines denrées manquantes rentreront demain.  
BOUGON. – Oui mais moi, c’est aujourd’hui que je roule.  
HUGO. – Sinon on peut aller en ville en cas d’urgence.  
BOUGON. – A vingt kilomètres et avec les petites routes, on en a pour une bonne demi-heure.  
HUGO. – Vous auriez dû choisir un camping plus près d’une ville.  
BOUGON. – J’ai horreur des villes et pour faire du vélo, les petites routes, c’est forcément mieux.

HUGO. – Donc, en les empruntant pour aller acheter du sucre, vous joindrez l’utile à l’agréable.

BOUGON. – Et qu’est-ce que je fais de mon vélo en arrivant ?

HUGO. – Je suppose que vous le laissez dehors, le temps d’acheter du sucre.

BOUGON. – Pour qu’on me le fauche ? Parce que j’ai oublié mon cadenas figurez-vous.

HUGO. – Vous n’avez qu’à en acheter un aussi.

BOUGON. – Pour qu’on ait deux fois le temps de me piquer mon vélo.

HUGO. – Moi, je disais ça pour vous rendre service.

BOUGON. – Ouais...ouais...j’aurais dû me méfier : un camping tranquille...

HUGO. – Pour être tranquille, ça l’est (*Puis en aparté.*)...même un peu trop à mon goût question gibier.

BOUGON. – Enfin...Je vais suivre votre conseil et enfourcher mon vélo en direction de la ville. Foutu camping ! Et dire que j’y achète un chalet. (*Il sort.*)

HUGO. – Et un râleur de plus, un. On est en vacances quand même donc autant prendre la vie du bon côté et ne pas se mettre martel en tête...comme disait Charles...et bronzer plutôt que faire du vélo.

### SCENE 7 : HUGO, AMANDINE

AMANDINE, *rentrant et en aparté.* – Je reviens tellement je suis excitée comme une puce.

HUGO, *en aparté.* – Du gibier ! je revis.

AMANDINE. – Christian Martin n’est plus là ?

HUGO. – Le gérant ?

AMANDINE. – Non : l’auteur de théâtre.

HUGO. – Mais, Christian Martin, c’est le gérant, c’est à lui que mes parents ont eu affaire.

AMANDINE, *étonnée.* – Il gère aussi le camping ? Comment a-t-il le temps de tout faire ?

HUGO. – Tout faire quoi ?

AMANDINE. – Mais je viens de vous dire qu’il écrivait des pièces de théâtre.

HUGO. – Ah bon ! C’est un auteur dramatique ?

AMANDINE. – Mais non, c’est un auteur comique : il a écrit « Le farceur sonne toujours trois fois » et aussi plein d’autres pièces.

HUGO. – Mais un auteur de théâtre, on l’appelle auteur dramatique, vous ne le saviez pas ?

AMANDINE. – Tiens ! Pourtant, il écrit des pièces pour faire rire.

HUGO. – Des comédies, donc mais je n’ai jamais entendu parler du farceur qui sonne...

AMANDINE. – ...toujours trois fois. Et Christian Martin a eu comme comédiens Jacques Nicholson ou Micaléçon, je ne sais plus et Jessica Lange (*Les noms sont prononcés à la française.*)

HUGO. – Vous êtes sûre ? Ça me rappelle plutôt des acteurs américains.

AMANDINE. – Ils le sont peut-être parce que Christian Martin leur a d’abord appris le français.

HUGO, *perplexe.* – Dites donc, c’est vraiment une vedette. Pour un gérant de camping, ce n’est pas banal.

AMANDINE. – Mais c’est une vedette. (*Puis fièrement.*) Et j’ai joué dans sa pièce « Le farceur... »

HUGO, *en aparté.* – Voilà une occasion à saisir. (*Puis à Amandine.*) Je suis comédien amateur aussi, vous savez.

AMANDINE. – Décidément, c’est mon jour de chance . Et dans quoi avez-vous joué ?

HUGO. – Le...le titre m’échappe mais c’était une pièce avec des amants et des maîtresses.

AMANDINE. – Ah ! C’était peut-être une pièce de Christian Martin, alors ?

HUGO. – Non...je m'en souviendrais. Citez-moi des noms d'auteurs, ça me reviendra peut-être.

AMANDINE. – Des noms d'auteurs ? Je ne sais pas, moi...heu...La Fontaine.

HUGO. – Celui qui a écrit les fables ?

AMANDINE. – Oui, c'est ça.

HUGO. – Il a écrit aussi des pièces ?

AMANDINE. – Oui...enfin, on peut jouer ses fables comme des pièces, c'est ce que j'ai fait.

HUGO. – Je me disais aussi...mais venez me raconter la suite dans mon chalet.

AMANDINE. – Pourquoi dans votre chalet ?

HUGO. – Il doit me rester quelques photos dans mes affaires.

AMANDINE. – Des photos de vous ?

HUGO. – Oui, quand j'ai joué...Vous venez ?

AMANDINE. – Non...enfin...oui mais juste une minute, car je dois passer une audition. (*Ils sortent.*)

### SCENE 8 : ELISABETH, LOUISE

ELISABETH, *rentrant*. – Ici, nous pouvons parler si vous le désirez.

LOUISE, *la suivant*. – Vous avez de l'imagination, vous pourriez aider mon mari.

ELISABETH. – A écrire sa pièce ?

LOUISE. – Oui. Vous pourriez lui donner des idées de situation.

ELISABETH. – Je crois qu'il a besoin de sortir de sa peau pour s'y sentir mieux.

LOUISE. – Que voulez-vous dire par là ?

ELISABETH. – Il faut qu'il joue à être un autre pour ne plus ressasser ses problèmes.

LOUISE. – Ah bon ! vous êtes sûre ?

ELISABETH. – J'ai fait des études de psychologie, vous pouvez me faire confiance.

LOUISE. – Mais comment faire ?

ELISABETH. – Il s'appelle Christian Martin comme mon mari absent pour quelques jours.

LOUISE. – Et alors ? Vous voudriez qu'il le remplace ?

ELISABETH. – Chaque fois que quelqu'un le prendra pour lui, donc le gérant, vous ne démentirez pas.

LOUISE. – Mais je n'y arriverai pas, je vais me trahir.

ELISABETH. – Mais non : vous n'êtes jamais montée sur les planches ?

LOUISE. – Si. Parfois il arrive que je teste des scènes avec ses autres comédiens.

ELISABETH. – Donc vous pouvez lui jouer la comédie ici. Vous lui expliquerez ensuite que c'était pour la bonne cause.

LOUISE. – Vous croyez vraiment que ça peut l'aider ?

ELISABETH. – Garanti. Et en se retrouvant dans des situations théâtrales, ça relancera son inspiration.

LOUISE. – Mais il sera encore plus stressé, le pauvre chéri.

ELISABETH, *d'abord en aparté*. – Ça l'apprendra à vivre le pauvre chéri. (*Puis normalement.*)  
Ce sera un stress bénéfique.

LOUISE. – Mais s'il est pris dans une situation stressante, il n'aura pas le réflexe de s'en servir pour écrire.

ELISABETH. – C'est là que vous interviendrez.

LOUISE. – Comment ?

ELISABETH. – Prenez des notes au fur et à mesure ou enregistrez à l'aide de votre téléphone. Vous aurez ainsi le scénario et des dialogues.

LOUISE, *enthousiaste*. – Oui. Et il n'aura plus qu'à tout remettre en ordre pour écrire sa pièce : la bête est fatiguée.

ELISABETH. – Beau titre. Et moi, je joue le rôle de l'ex plaquée qui veut se venger et ma récompense, ce sera qu'il appelle mon personnage Elisabeth. Top là ?

LOUISE, *en lui tapant dans la main.* – Top là !

ELISABETH. – Et comme il me reste une chambre, le mieux serait que vous vous y installiez. Il faut jouer le rôle à fond.

LOUISE. – Mais une autre chambre, ce ne sera pas trop ?

ELISABETH. – Vous ne pouvez pas dire devant des gens qu'il est mon mari et passer ensuite la nuit près de lui.

LOUISE. – C'est juste. Dans quelle chambre dois-je m'installer ?

ELISABETH. – Celle dans le couloir juste après la vôtre.

LOUISE, *sortant.* – Pauvre chéri.

ELISABETH. – A toi de souffrir maintenant, pauvre chéri.

### SCENE 9 : ELISABETH, DOMINIQUE

DOMINIQUE, *énervée et rentrant vêtue de façon très stricte.* – Il...il y a des gens à moitié nus dans le camp.

ELISABETH. – C'est normal, madame, il fait chaud.

DOMINIQUE, *se laissant tomber assise.* – Je...je n'y arrive pas... J'ai...un problème avec la nudité. (*Elle pleurniche.*)

ELISABETH, *embarrassée.* – C'est-à-dire ?

DOMINIQUE. – Je...ne supporte pas de voir des gens dévêtus.

ELISABETH. – Mais que venez-vous faire dans le Sud en plein été ?

DOMINIQUE, *pleurnichant.* – Je...suis en traitement... en psychothérapie, si vous préférez.

ELISABETH. – Et votre séjour fait partie de votre psychothérapie ?

DOMINIQUE. – Oui. Mon psy m'a dit qu'il fallait me confronter à la réalité mais c'est trop dur.

ELISABETH. – Allons, allons, faites un effort.

DOMINIQUE. – Je n'y arriverai pas.

ELISABETH. – Et vous n'avez personne pour vous aider ?

DOMINIQUE. – Dans ma famille, on se moque de moi.

ELISABETH. – Et qui se moque de vous ?

DOMINIQUE. – Ma sœur. Quand vous pensez qu'à quarante-cinq ans, c'est déjà son deuxième mari.

ELISABETH. – Mais ça me semble relativement normal, quantité de gens divorcent.

DOMINIQUE. – Et c'était toujours la préférée à la maison.

ELISABETH. – Ça arrive dans beaucoup de familles, vous savez.

DOMINIQUE. – On lui pardonnait tout et à moi, rien.

ELISABETH. – Ça aussi, c'est une situation relativement classique, il ne faut pas dramatiser.

DOMINIQUE. – Mais j'ai...j'ai dramatisé...quand ma sœur m'a appelée Cendrillon. (*Elle se remet à pleurer.*) Je m'appelle Dominique...Dominique. (*Même jeu.*)

ELISABETH. – Allez, ressaisissez-vous. Mais quel rapport avec votre problème vis-à-vis de la nudité ?

DOMINIQUE. – Je...je ne peux pas...le dire.

ELISABETH. – Je comprends : nous nous connaissons à peine.

DOMINIQUE. – Oubliez...ce que je vous ai dit. De toute façon, personne ne peut m'aider.

ELISABETH. – Si : mon mari.

DOMINIQUE. – Votre mari ?

ELISABETH. – Oui : il a fait des études de psychologie.

DOMINIQUE. – Pour devenir gérant de camping ?

ELISABETH. – Il a bifurqué ensuite...mais il ne veut pas que ça se sache.  
 DOMINIQUE. – Pourquoi ?  
 ELISABETH. – Il en a honte parce qu'il aurait pu continuer à exercer.  
 DOMINIQUE. – Il pratiquait ?  
 ELISABETH. – Oui mais comme il prenait trop à cœur les problèmes de ses patients, il a préféré tout stopper.  
 DOMINIQUE. – Et vous croyez qu'il accepterait de m'aider ?  
 ELISABETH. – Non mais il aime qu'on le force.  
 DOMINIQUE. – Qu'on le force ? Comment ?  
 ELISABETH. – Vous allez tout lui expliquer, lui dire que vous savez qu'il est psychologue même s'il nierait.  
 DOMINIQUE. – Mais il va m'envoyer balader.  
 ELISABETH. – Oui mais ne vous découragez pas, harcelez-le.  
 DOMINIQUE. – Mais si je le harcèle, il n'acceptera jamais.  
 ELISABETH. – Si : il aime ça.  
 DOMINIQUE. – Mais pourquoi aime-t-il ça ?  
 ELISABETH. – Je ne peux pas tout vous dire mais sachez que les pys sont aussi des gens à problèmes et Christian, mon mari, en a de gros.  
 DOMINIQUE. – Ah bon ? Aussi gros que moi avec la nudité ?  
 ELISABETH. – Pire, car ils sont liés à sa sexualité.  
 DOMINIQUE. – Sa sexualité ? Alors, ça ne peut pas être pire que moi, si vous saviez...surtout quand les garçons me chantaient « Dominique nique nique, Dominique nique nique » (*Sur l'air de la chanson de Sœur Sourire.*).  
 ELISABETH. – Racontez-lui, même s'il refuse et qu'il vous ment: il vous dira qu'il n'est pas psy, qu'il n'est même pas mon mari.  
 DOMINIQUE. – A ce point-là ?  
 ELISABETH. – Vous ne pouvez pas imaginer à quel point.  
 DOMINIQUE. – C'est vrai que je suis innocente.  
 ELISABETH. – Parlez lui sans vous sentir coupable : il pourra vous aider..  
 DOMINIQUE. – Parler ? Si vous saviez : je n'arrive jamais à me libérer.  
 ELISABETH. – Eh bien, profitez de vos vacances ici pour le faire...avec lui...pour qu'il vous aide à guérir.  
 DOMINIQUE. – Mais pourquoi réussirait-il alors que je suis en traitement depuis si longtemps ? C'est en désespoir de cause que le psy m'a envoyée ici.

#### SCENE 10 : ELISABETH, DOMINIQUE, CHRISTIAN

CHRISTIAN, *rentrant*. – Impossible de faire une sieste, je ne fais que ressasser tous mes problèmes.  
 ELISABETH. – Tu t'es bien reposé, chéri ?  
 CHRISTIAN, *en aparté à Elisabeth*. – M'appeler chéri devant une étrangère : à quoi joues-tu ?  
 ELISABETH, *en aparté à Christian*. – Au jeu de la vengeance pour faire de ton séjour ici un enfer.  
 CHRISTIAN, *même jeu*. – Et pourrais-tu m'expliquer pourquoi ma femme s'est installée dans la chambre voisine ?  
 DOMINIQUE. – Bonjour docteur.  
 CHRISTIAN, *après un temps, étonné, à Elisabeth*. – Mais pourquoi m'appelle-t-elle docteur ?  
 ELISABETH. – Tu n'as qu'à le lui demander. (*Puis à Dominique, en aparté.*) Allez-y, lâchez-vous. (*Elle sort.*)  
 DOMINIQUE. – Je...j'étais venue me plaindre : les gens sont à moitié nus.

CHRISTIAN. – Ils sont en maillot ?

DOMINIQUE. – Oui. Des femmes sont en bikini. Si encore elles portaient un maillot d'une pièce.

CHRISTIAN. – Avec la météo, c'est compréhensible. Et ça vous choque ?

DOMINIQUE. – Vous avez compris tout de suite, n'est-ce pas docteur ?

CHRISTIAN. – Madame, que les choses soient bien claires : je ne suis pas médecin.

DOMINIQUE, *d'abord en aparté*. – Elle m'avait bien dit qu'il nierait. (*Puis à Christian.*) Les psys sont les médecins de l'âme.

CHRISTIAN. – Vous entendez : je ne suis pas médecin.

DOMINIQUE. – Vous aussi, n'est-ce pas, vous avez des problèmes ? Je vous comprends.

CHRISTIAN. – Et moi, je comprends que vous avez besoin de retourner observer les gens à moitié nus sinon je vais devenir désagréable.

DOMINIQUE. – Vous avez peut-être raison. Je vais vous laisser réfléchir à mon cas. A plus tard, docteur. Et rassurez-vous : aux autres, je dirai que vous êtes le gérant. (*Elle sort.*)

CHRISTIAN, *en aparté*. – Le gérant ? Après mon ex assoiffée de vengeance, voilà une demi-folle à présent. Sans compter que ma femme va apparemment découcher dans la chambre voisine. Tout va bien : la bête est fatiguée, de plus en plus fatiguée. (*Il sort.*)

#### SCENE 11 : VIRGINIE, BOUGON

VIRGINIE, *rentrant de l'autre côté*. – Personne. Bizarre. Elle vient pourtant de me dire que le gérant était ici. Se serait-elle moquée de moi ?

BOUGON, *rentrant à son tour, vêtu d'un équipement cycliste*. – Pas encore de gérant, évidemment alors qu'on vient de me dire qu'il était ici. Vous êtes qui, vous ?

VIRGINIE. – Je m'appelle Virginie et j'ai été engagée comme animatrice.

BOUGON. – Et moi, je sens que je vais mettre de l'animation : une crevasion après cinquante mètres. Vous n'allez pas me dire qu'on n'aurait pas pu asphalté les allées !

VIRGINIE. – Effectivement, c'est râlant.

BOUGON. – Alors que je partais acheter du sucre manquant à l'épicerie.

VIRGINIE. – Très mauvais pour la santé, le sucre.

BOUGON. – Ma santé est bonne, merci.

VIRGINIE. – Je n'en doute pas si vous faites du vélo.

BOUGON. – Et après des W.-C. bouchés dans un chalet pour lequel j'ai versé 5 000 € d'arrhes, ça commence à faire beaucoup.

VIRGINIE. – Et combien de temps venez-vous en vacances ?

BOUGON. – Deux semaines.

VIRGINIE. – Et pour venir deux semaines, il faut verser un acompte de 5000 euros ? Elle ne doit pas être triste votre facture en partant.

BOUGON. – Ce n'est pas un acompte pour les deux semaines.

VIRGINIE. – Moi, pour ce prix-là, je vais en pension complète pendant un mois dans un trois étoiles.

BOUGON. – L'acompte, c'est pour acheter le chalet. Je dois finaliser l'achat cette semaine chez le notaire.

VIRGINIE. – Et il vous revient à combien votre chalet ?

BOUGON. – Trente mille euros.

VIRGINIE. – C'est une belle somme.

BOUGON. – Nous sommes une centaine à avoir acheté. Enfin, nous n'avons pas encore payé.

VIRGINIE. – C'est bizarre comme système : vous occupez le chalet sans l'avoir payé ?

BOUGON. – Ce sera fait dans une petite semaine chez un notaire du coin et c'est bien moins cher qu'un appartement. Mais c'est vrai que je commence à me poser des questions.

VIRGINIE. – Renseignez-vous chez le notaire. Enfin, moi, c'est ce que je ferais.  
BOUGON. – Vous avez raison : je vais y aller ou plutôt y retourner puisque j'y ai signé la promesse d'achat.  
VIRGINIE. – Je connais quelqu'un qui s'est fait rouler avec un logement de vacances. Méfiez-vous.  
BOUGON, *songeur*. – C'est vrai que j'ai foncé sans trop réfléchir.  
VIRGINIE. – Et moi, à défaut de voir le gérant, je vais piquer une tête dans la piscine.  
BOUGON. – Vous l'avez déjà vu ?  
VIRGINIE. – Non, quand je suis arrivée, sa femme, qui avait l'air embarrassée, m'a conduite à mon mobile-home en me disant que je le verrais plus tard pour qu'il m'explique tout.  
BOUGON. – Bizarre : je n'ai eu des contacts que par mails avec lui et quand il a fallu aller signer chez le notaire la promesse, il n'était même pas là.  
VIRGINIE. – Il n'était peut-être pas obligé de signer.  
BOUGON. – Ça commence à sentir vraiment le faisan. Je vais retourner chez le notaire.  
VIRGINIE. – Et moi, je vais me rafraîchir. (*Ils sortent.*)

## SCENE 12 : LOUISE, AMANDINE, HUGO

LOUISE, *rentrant de l'autre côté*. – Pauvre chéri, il en tire une tête. Mais c'est pour son bien. Et puis faire chambre à part, ce n'est pas la mer à boire.  
AMANDINE, *revenant*. – Je n'ai pas pu m'empêcher de revenir...pour l'audition.  
HUGO, *la suivant et en aparté à Amandine*. – Hé, Amandine ! Moi aussi, je passais une audition. Ça ne te plaisait pas ?  
AMANDINE, *en aparté à Hugo*. – Si, Hugo, mais on aura le temps après.  
HUGO, *même jeu*. – Après après, c'est vite dit.  
AMANDINE, *même jeu*. – Si, promis, mais c'était plus fort que moi, il fallait que je revienne. Retourne au chalet, je n'en ai que pour quelques minutes et je te rejoins.  
HUGO, *même jeu*. – Promis ?  
AMANDINE, *même jeu*. – Promis, Hugo. (*Puis à Louise.*) Je...je n'en peux plus : il faut que je passe l'audition. (*Hugo sort.*)  
LOUISE. – Il se repose toujours...mais je peux le remplacer, je suis en quelque sorte sa directrice artistique.  
AMANDINE. – Directrice artistique ? Ça fait quoi une directrice artistique ?  
LOUISE. – Des castings. Comment êtes-vous montée la première fois sur les planches ?  
AMANDINE. – Par le petit escalier des coulisses.  
LOUISE. – Non : « Comment ? », cela veut dire dans quelles circonstances ?  
AMANDINE. – J'étais toute petite. J'avais un an. Maintenant, j'ai grandi.  
LOUISE. – Et vous aviez déjà des répliques ?  
AMANDINE. – Je ne me rappelle plus.  
LOUISE. – C'est normal à cet âge-là. Je suppose qu'il fallait un bébé dans une pièce.  
AMANDINE. – Oui et on me changeait et j'ai fait pipi à ce moment-là sur mon papa.  
LOUISE. – Vous jouiez avec votre père ?  
AMANDINE. – Non, papa, il fait les décors. Maman dit toujours qu'il fait la traite des planches mais je ne sais pas pourquoi.  
LOUISE. – Posez-lui la question. Vous avez donc fait pipi sur celui qui jouait le rôle de votre père. Et la suite ?  
AMANDINE. – Comme il venait de manger deux quartiers de tarte à la crème et qu'il s'était forcé...  
LOUISE. – Il n'aimait pas la tarte à la crème ?

AMANDINE. – Non mais tous les autres, si, et on ne voulait pas déplaire à ma mamie qui l'avait préparée.

LOUISE. – Vous faites du théâtre en famille ?

AMANDINE. – C'est une passion à la maison mais quand mes grands-parents ont commencé, il y a dû y avoir un incendie.

LOUISE. – Dans leur maison ?

AMANDINE. – Non : à la salle des fêtes où on joue. Papa m'a dit que ce sont eux qui ont commencé à brûler les planches et que tout le monde s'en souvient au village.

LOUISE, *consternée*. – Je comprends : il a sûrement fallu reconstruire la salle des fêtes après que les planches aient brûlé.

AMANDINE. – Je ne l'ai jamais demandé à papa mais je vais y penser.

LOUISE. – Mais à propos de votre papa dans la pièce, votre mamie n'aurait pas pu faire un gâteau pour satisfaire tout le monde ?

AMANDINE. – Non parce que la pièce s'appelait « Tu veux une tarte ? » (*Elle mime une gifle.*)

LOUISE, *étonnée*. – Tu veux une tarte ?

AMANDINE. – Oui. Vous la connaissez ?

LOUISE. – La pièce ?

AMANDINE. – Ben forcément, pas ma grand-mère.

LOUISE. – Non. Je ne peux pas connaître tout le répertoire français... (*Puis en aparté.*) surtout les navets.

AMANDINE. – Et ma grand-mère a donc préparé la tarte qu'elle préfère : celle à la crème.

LOUISE. – Et donc comme il avait dû se forcer, quand il a reçu le pipi sur la main...

AMANDINE. – Il a vomi, surtout qu'il paraît qu'il avait des nausées à cause d'une grippe intestinale.

LOUISE. – Sur vous ?

AMANDINE. – Non, juste à côté sur Géraldine.

LOUISE. – Géraldine ?

AMANDINE. – C'était la femme de tonton Gilbert.

LOUISE. – C'était ? Elle est décédée ?

AMANDINE. – Non, ils ont divorcé parce que l'oncle Gilbert, c'était un chaud lapin et que...

LOUISE. – Peu importe, on ne va pas faire tout l'arbre généalogique, les cocus, les maîtresses, les enfants naturels.

AMANDINE. – Pourtant, j'en suis une, moi.

LOUISE. – Une quoi ?

AMANDINE. – Une enfant naturelle : maman m'a dit que moi, c'était vraiment naturel tandis que pour ma soeur, il a fallu faire une césarienne.

LOUISE, *à nouveau consternée*. – C'était cousu d'avance... enfin, je voulais dire « couru d'avance ». Mais écoutez : l'accouchement est déjà suffisamment difficile comme ça. Donc revenons à la suite : il a vomi sur Géraldine et...

AMANDINE. – Comme c'est une petite nature, elle a vomi aussi.

LOUISE. – Laissez-moi deviner : sur le pantalon d'Eric qui était juste à côté ?

AMANDINE. – Vous connaissez Eric ? C'est mon grand-frère et lui, un jour, quand il jouait...

LOUISE. – Non, une autre fois, merci. Elle a donc vomi sur un autre personnage, peu importe son prénom parce que j'ai dit Eric au hasard...

AMANDINE. – Non : droit sur la table, en plein sur la tarte.

LOUISE. – Le retour à l'expéditeur, en somme. Et alors ?

AMANDINE. – Tous les gens riaient, sauf ma grand-mère qui était dans la salle et qui a juré.

LOUISE. – Elle a juré ?

AMANDINE. – Elle avait demandé qu'on lui en garde un morceau.



LOUISE. – Je vois : c'est ce qu'on appelle un comique très...tarte à la crème. (*Puis en aparté.*)  
Et avec les navets, c'est très indigeste.

AMANDINE. – Mais il a fallu arrêter la pièce pendant un petit quart d'heure, on a baissé la tenture.

LOUISE, *après un temps.* – Vous êtes sûre que ce n'était pas le rideau ?

AMANDINE. – Ah si, c'est juste.

LOUISE. – Mais qui dit rideau dit lever de rideau. Vous avez donc joué deux fables de La Fontaine ?

AMANDINE. – Oui : « Le corbeau et le renard » et « Le loup et le chèvre ».

LOUISE. – Le chèvre ? Je sais bien qu'il y a un fromage dans « Le corbeau et le renard » mais...

AMANDINE. – J'ai dit « Le » ? Mais que je suis bête !

LOUISE, *en aparté.* – C'est ce qu'on appelle de l'auto-évaluation.

AMANDINE. – La chèvre : le loup et la chèvre.

LOUISE. – L'agneau, « Le loup et l'agneau ».

AMANDINE. – C'est juste : on a déjà rectifié tantôt.

LOUISE. – Enfin, c'est déjà moins gros qu'une brebis. Vous me la récitez ?

AMANDINE. – Je ne sais pas si je la connais encore.

LOUISE. – Faites-moi « Le corbeau et le renard » alors, que je puisse juger.

AMANDINE. – Mais il me faut quelqu'un pour me donner la réplique.

LOUISE. – Vous n'avez qu'à faire les trois rôles.

AMANDINE. – Trois rôles ? Mais il n'y a que le corbeau et le renard.

LOUISE. – Il y a aussi le narrateur.

AMANDINE. – C'est qui le narrateur ?

LOUISE. – Celui qui raconte.

AMANDINE. – Mais c'est moi qui raconte.

LOUISE. – Non, c'est celui qui commence : « Maître corbeau, sur un arbre perché... »

AMANDINE. – ...tenait en son bec un Camembert.

LOUISE. – Un Camembert ? (*Puis en aparté.*) Tantôt, c'était le chèvre et la brebis. Pour la soirée dansante après le spectacle, c'était sûrement le Rock...fort.

AMANDINE. – On avait changé pour faire rire.

LOUISE. – C'était une soirée fromage ?

AMANDINE. – Non : un dîner spectacle.

LOUISE. – Ah ! je n'étais pas loin.

AMANDINE. – Et celui qui n'était pas loin du corbeau, c'était le renard. J'y vais.

LOUISE. – Où ça ?

AMANDINE. – Ici. J'y vais donc je commence.

LOUISE. – Je vous écoute.

AMANDINE, *montant sur une chaise.* – Maître Corbeau, sur un arbre perché, tenait en son bec un Camembert. (*Elle redescend.*) Maître Renard, par l'odeur alléché (*Elle mime l'animal qui lèche.*)

LOUISE. – Pourquoi faites-vous cela ?

AMANDINE. – Alléché (*Elle mime à nouveau.*)...C'est pour rire.

LOUISE. – Juste : j'avais oublié.

AMANDINE. – Hé, bonjour Monsieur du Corbeau (*Elle imite le renard faisant signe au corbeau.*) Que vous êtes joli, que vous me semblez beau ! Comme vous êtes bien fait !

LOUISE. – Et ça, pourquoi l'avez-vous rajouté ?

AMANDINE. – Parce que le renard était homo.

LOUISE. – Tiens donc, comme c'est original.

AMANDINE, *flattée.* – C'est parce que papa a un copain homo qui s'appelle Renard et...

LOUISE. – Non : restez dans la fable.

AMANDINE. – Mais où en étais-je ?

LOUISE. – Sans mentir.

AMANDINE. – Sans mentir si votre ramage se rapporte à votre plumage, ça va faire du tapage... nocturne.

LOUISE. – Pourquoi « nocturne » ?

AMANDINE. – Parce que le corbeau sort en boîte alors le renard veut se le taper.

LOUISE. – Se le taper ? Vous voulez dire le dévorer ?

AMANDINE. – Non : c'est un homo, il ne faut quand même pas vous faire un dessin ?

LOUISE. – Si...heu non, non, j'ai compris. Continuez : « Vous êtes... ».

AMANDINE. – Vous êtes le Félix...

LOUISE. – Le Félix ?

AMANDINE. – C'est le prénom de mon papy et le malheureux, il vient d'être opéré et il ne peut plus porter de poids.

LOUISE. – Ce n'est pas dramatique.

AMANDINE. – Mais si parce qu'il adore les pois et carottes donc il ne pourra plus manger que des carottes.

LOUISE, *à nouveau consternée, après un temps.* – Des petits pois, ce n'est pas si lourd à relever dans une cuillère ou avec une fourchette et votre mamie pourra l'aider.

AMANDINE. – Ça m'étonnerait : ils n'arrêtent pas de se disputer.

LOUISE. – Bon abrégeons. Reparlons du papy : « Vous êtes le Félix... »

AMANDINE. – Des occupants de ce bosquet.

LOUISE. – Là, je comprends mieux le rapport et « A ces mots... »

AMANDINE, *remontant sur la chaise.* – A ces mots, en entendant tout ce baratin, le corbeau ne se sent pas (*Elle renifle plusieurs fois.*) de joie et, pour montrer sa belle voix (*Elle se met à faire des vocalises.*)

LOUISE. – Vous pouvez faire ça aussi ? Quel talent !

AMANDINE. – Il ouvre son large bec et laisse tomber son Camembert.

LOUISE. – Le fameux Camembert, je l'avais oublié.

AMANDINE, *redescendant.* – Le renard s'en saisit (*Elle mime la scène.*) et dit : « T'as laissé tomber ton Camembert, je t'ai eu, pépère ! »

LOUISE. – La rime est très intéressante.

AMANDINE. – Vous allez rire mais c'est justement mon pépère qui me l'a soufflée, cette rime.

LOUISE. – Votre pépère ?

AMANDINE. – Mon papy et ça me rappelle aussi qu'il...

LOUISE. – Non : plus d'histoire de famille et plus de fable non plus d'ailleurs.

AMANDINE. – Mais je n'ai pas terminé.

LOUISE. – Votre audition est concluante, je vous prends dans la troupe.

AMANDINE, *bondissant.* – Yes ! Je suis engagée, je suis engagée ! Et quand pourrais-je jouer ?

LOUISE. – Tout de suite.

AMANDINE. – Tout de suite ?

LOUISE. – Oui : vous allez jouer la comédie à mon mari sans rien lui dire évidemment.

AMANDINE. – Sans rien lui dire ?

LOUISE. – Je lui expliquerai plus tard que c'était pour vous juger.

AMANDINE. – Et que dois-je faire ?

LOUISE. – Ce sera le gérant du camping et vous allez vous faire passer pour une de ses maîtresses.

AMANDINE. – Mais tantôt je lui ai parlé du théâtre.

LOUISE. – Vous lui direz que vous avez fait semblant devant moi, pour ne pas le trahir. Et surtout : chut !

AMANDINE. – Ah ! je dois faire la muette aussi ?

LOUISE. – Mais non : vous savez tenir votre langue, j’espère ?

AMANDINE, *plaçant ses doigts en bouche et prononçant tant bien que mal.* – Oui.

LOUISE. – Mais retirez vos doigts, ce n’est qu’une façon de parler.

AMANDINE, *prononçant tant bien que mal en se tenant la langue.* – Une façon de parler difficile avec les doigts en bouche.

LOUISE. – Je ne vous le fais pas dire. Enfin, bref, vous avez compris à présent ?

AMANDINE. – J’ai compris. Je commence tout de suite ?

LOUISE. – Non, revenez plus tard. S’il nous surprend ensemble maintenant, il se doutera peut-être de quelque chose.

AMANDINE. – J’y vais alors. (*Elle sort en courant.*)

LOUISE. – Ouf ! Quelle gourde ! Je vous ai flattée, mademoiselle, mais sachez que tout flatteur vit aux dépens de celle qui l’écoute. Cette leçon vaut bien un...Camembert sans doute. (*Elle sort à son tour.*)

## ACTE 2

### SCENE 1 : DOMINIQUE, HUGO

DOMINIQUE, *rentrant* – Si, vous l’embrassiez à pleine bouche, je vous ai vu.

HUGO, *la suivant.* – Et alors ?

DOMINIQUE. – Ça...ça ne se fait pas.

HUGO. – Ça ne se fait pas ? Ah bon ! Première nouvelle. Tu l’as lue dans le journal ?

DOMINIQUE. – Non. Je le sais, ça fait partie des bonnes manières.

HUGO. – Des bonnes manières des années mille neuf cents, alors ?

DOMINIQUE. – Non, pas des années mille neuf cents, des bonnes manières tout court.

HUGO. – Tout court ? Je te verrais bien en mini-jupe, madame la moraliste.

DOMINIQUE. – En mini-jupe ? Je n’en ai jamais portée.

HUGO. – Eh bien ! tu aurais dû, ça t’aurait fait du bien.

DOMINIQUE. – Du bien, sûrement pas ! Mais moi au moins, je sais ce que c’est le bien.

HUGO. – Je ne faisais pourtant rien de mal.

DOMINIQUE. – Si, vous faisiez le mal.

HUGO. – Tu te prends pour une bonne sœur ?

DOMINIQUE. – Vous n’allez pas venir avec Sœur Sourire, vous aussi ?

HUGO. – Toi, ce serait plutôt Sœur Rictus. Tu n’as jamais été jeune ?

DOMINIQUE. – Si mais ça...ça n’a rien à voir.

HUGO. – Rien à voir ?

DOMINIQUE. – Non, rien à voir.

HUGO. – T’as raison, je circule, il n’y a rien à voir. (*Puis en aparté.*) Non mais, c’est qu’elle me gâcherait mes vacances. (*Il sort.*)

DOMINIQUE. – Mon Dieu, ça continue, je n’y arriverai pas, surtout après ce qui s’est passé cette nuit.

### SCENE 2 : ELISABETH, DOMINIQUE

ELISABETH, *rentrant*. – Bonjour.

DOMINIQUE. – Bonjour, le docteur...enfin votre mari n'est pas là ?

ELISABETH. – Pas pour l'instant mais il ne va sûrement pas tarder.

DOMINIQUE, *suffoquant*. – La...la dame du chalet voisin. Elle...elle...

ELISABETH. – Elle quoi ?

DOMINIQUE. – Elle...elle a ramené un..un homme chez elle cette nuit.

ELISABETH. – Son mari ?

DOMINIQUE. – Non...non...elle m'avait dit qu'elle était seule, qu'elle était...divorcée.

ELISABETH. – Mais je crois déjà vous l'avoir dit : c'est une situation courante.

DOMINIQUE. – Et il y a eu...des...des bruits...

ELISABETH. – Des bruits ?

DOMINIQUE. – Des...des cris.

ELISABETH. – Des cris ? Quels cris ?

DOMINIQUE. – Quand...quand...un homme et une femme sont ensemble la nuit, ils...ils peuvent pousser des cris, non ?

ELISABETH. – Ils se disputaient ?

DOMINIQUE. – Non, c'était tout le contraire...ils...ils...enfin vous comprenez...

ELISABETH. – Vous voulez dire qu'ils faisaient l'amour bruyamment ?

DOMINIQUE. – Oui...et...et c'est...intolérable. Vous devez agir.

ELISABETH. – Mon Dieu, j'ignore si dans le règlement du camping, ce genre de problème est évoqué.

DOMINIQUE. – On parle du bruit. Je l'ai lu.

ELISABETH. – Vous êtes plus au courant que moi. La partie camping est plutôt du ressort de mon mari.

DOMINIQUE. – Eux aussi.

ELISABETH. – Quoi : « eux aussi » ?

DOMINIQUE. – Les ressorts, je les entendais. Les...cris plus les...ressorts, c'est inadmissible.

ELISABETH. – Puisque c'est de son...ressort, parlez-en à mon mari.

DOMINIQUE. – Je...je n'oserai jamais.

ELISABETH. – Vous devez vous forcer : il en va de votre guérison.

DOMINIQUE. – Mais...c'est...c'est en rapport avec la...la...

ELISABETH. – La quoi ?

DOMINIQUE. – La...la sexualité...et ils étaient sûrement...enfin, vous m'avez comprise.

ELISABETH. – Non, pas vraiment. Ils étaient sûrement... ?

DOMINIQUE. – Nus...nus ! c'est inadmissible !

ELISABETH. – Ça me paraît pourtant relativement normal. Techniquement, c'est plus difficile en restant habillé.

DOMINIQUE. – Techniquement ?

ELISABETH. – Je ne dois quand même pas vous faire un dessin ?

DOMINIQUE. – Non, non...surtout pas, je ne le supporterais pas.

ELISABETH. – Pourtant, ça s'étale partout dans la presse, à la télévision.

DOMINIQUE. – Je...je ne regarde pas et dès qu'il y a ...une scène de...de...enfin de...je change de chaîne.

ELISABETH. – Encore quelque chose d'important à dire à mon mari.

DOMINIQUE. – Je...lui dirai d'abord qu'il...qu'il doit faire appliquer le règlement.

ELISABETH. – Bien sûr. Commencez par là et puis, arrivez aux autres problèmes.

DOMINIQUE. – Il...il est écrit qu'on ne peut plus faire de bruit après 22 h 30...et cette nuit...à deux heures du matin, ils...ils...

ELISABETH. – Ils quoi ?

DOMINIQUE. – Ils faisaient encore du...du bruit. Et quand il n'y a plus rien eu, je n'ai pas réussi à m'endormir.

ELISABETH. – Pourquoi ?

DOMINIQUE. – J'entendais tout le temps dans ma tête « Dominique nique nique, Dominique nique nique » (*Elle chante.*), ça revenait de façon obsessionnelle.

ELISABETH. – Cette chanson a sûrement une valeur symbolique, il faudra en parler à mon mari. Je vais l'appeler.

DOMINIQUE. – Non...non...j'ai besoin de souffler quelques minutes. C'était déjà si difficile avec vous.

ELISABETH. – Mais vous vous sentez mieux, n'est-ce pas ?

DOMINIQUE. – C'est...vrai.

ELISABETH. – Et cela ira encore mieux après en avoir parlé à Christian, vous verrez.

DOMINIQUE. – Vous êtes sûre ?

ELISABETH. – Oui mais n'oubliez pas qu'il faudra que vous le bousculiez, car lui aussi a de nombreux problèmes.

DOMINIQUE. – Ils ne sont sûrement pas si graves que les miens.

ELISABETH. – C'est pire, croyez-moi. Vous ne voulez vraiment pas que je l'appelle ?

DOMINIQUE. – Non, j'ai...j'ai besoin d'un peu de répit mais je...je vais me motiver.

ELISABETH. – A la bonne heure. Mais à présent, veuillez m'excuser, je dois partir. A bientôt. (*Elle sort.*)

DOMINIQUE. – Attendez, je ne reste pas seule ici. (*Elle sort à son tour.*)

### SCENE 3 : LOUISE, CHRISTIAN, AMANDINE

LOUISE, *rentrant.* – C'est pour ton bien.

CHRISTIAN, *la suivant.* – De faire chambre à part ?

LOUISE. – Tu te reposeras mieux seul.

CHRISTIAN. – Mais j'avais besoin de câlins !

LOUISE. – Ça stimulera ta créativité.

CHRISTIAN. – C'est d'une autre façon que j'avais besoin d'être stimulé.

LOUISE. – Laisse reposer ton corps, ton esprit retrouvera son tonus.

CHRISTIAN. – Mon tonus ? J'ai besoin de câlins pour m'endormir.

LOUISE. – J'ai quelques gouttes à base de plantes si tu en as besoin.

CHRISTIAN. – Tu m'as emmené en chambre d'hôtes ou en milieu hospitalier ?

LOUISE. – En chambre d'hôtes.

CHRISTIAN. – Je suis déjà au bout du rouleau et tu veux m'empêcher de dormir.

LOUISE. – Je ne t'empêche pas de dormir.

CHRISTIAN. – Si, puisque tu n'es pas près de moi pour me réchauffer.

LOUISE. – Il fait environ trente degrés.

CHRISTIAN. – Pas la nuit et pas dans mon lit, il est trop grand.

LOUISE. – Ce sont les mêmes dimensions qu'à la maison.

CHRISTIAN. – Il fait le double puisque ma moitié ne s'y trouve pas.

LOUISE. – Tu vois que la forme revient.

CHRISTIAN. – La forme ? Quelle forme ?

LOUISE. – Tu viens de faire un jeu de mots avec double et moitié.

CHRISTIAN. – Tiens donc ? C'était inconsciemment alors.

LOUISE. – C'est comme ça que tu es le meilleur. Profites-en pour écrire.

AMANDINE, *rentrant et à Christian.* – Tu es là, mon chéri ? (*Christian se retourne, surpris.*)

LOUISE, *en aparté.* – Ça démarre bien. Mince, j'ai oublié mon téléphone dans la chambre et rien pour prendre note.

CHRISTIAN, à Louise. – Elle m'appelle « Mon chéri » ! Tu ne dis rien ? Réagis.

LOUISE. – Moi ? Je mémorise.

CHRISTIAN. – Tu mémorises ?

LOUISE. – Il faut bien : je n'ai rien pour noter.

CHRISTIAN. – Noter quoi ?

LOUISE. – Je me contente d'observer et d'observer le silence.

AMANDINE, à Christian. – Mais pourquoi ce silence ? Pourquoi ne me parles-tu pas, mon chéri ?

CHRISTIAN, à Louise. – Mais enfin, dis quelque chose.

LOUISE. – Vous dire quelque chose ? Mais je vous connais à peine, monsieur le gérant.

CHRISTIAN, en aparté. – Encore le gérant ? Mon Dieu ! Mais dans quelle mauvaise pièce suis-je en train de jouer ?

LOUISE, même jeu. – N'oubliez pas que vous devez le considérer comme le gérant.

CHRISTIAN, à Louise. – Puis-je savoir pourquoi tu m'appelles « Monsieur le gérant » ?

LOUISE. – Mais parce que vous l'êtes, vous êtes le gérant de ce camping, monsieur.

CHRISTIAN. – Mais pourquoi me vouvoies-tu ?

AMANDINE, en aparté. – Mais c'est vrai, ça. Pourquoi ne le tutoie-t-elle plus ? Oh, c'est dur à dire, ça !

LOUISE, à Christian. – Parce que je vous répète que je vous connais à peine, monsieur le gérant.

CHRISTIAN. – Elle continue à m'appeler « Monsieur le gérant ». Mais je deviens fou.

AMANDINE, à Christian. – Oh oui, dis-moi que tu es fou, que je te rends fou !

CHRISTIAN, à Amandine. – Toi, la mythomane, la ferme parce que tu n'es pas la seule à me rendre fou.

LOUISE. – Oh ! C'est bon comme dialogue ! Pourvu que je retienne.

CHRISTIAN, à Louise. – Mais que tu retiennes quoi ? Tu deviens folle, toi aussi !

AMANDINE, à Christian. – C'est ça, soyons fous, qu'allons-nous faire de nos corps, aujourd'hui ?

CHRISTIAN. – De nos corps ?

AMANDINE, langoureusement. – Etreins-moi.

CHRISTIAN, à Amandine. – Toi, la mytho, si tu continues, je ne vais pas t'étreindre mais t'éteindre en t'étranglant.

AMANDINE, même jeu. – Oh oui, l'étranglement de mon corps, on ne me l'a jamais fait.

CHRISTIAN, à Amandine. – Et l'étranglement de ton cou, on te l'a déjà fait ?

LOUISE, en aparté. – Pourvu que je retienne tout, c'est excellent.

AMANDINE. – Ne me dis pas que tu as oublié nos étreintes.

CHRISTIAN. – Nos étreintes ? Mais qu'est-ce que c'est que ce délire ?

AMANDINE. – Et entre deux étreintes, tu reprenais des forces en disant : « Il faut bien que ton amant dîne, Amandine. » (*Puis en aparté.*) Hé ! C'est bon ça.

CHRISTIAN. – « Que ton amant dîne, Amandine » ? Ne t'avise pas en plus de faire des jeux de mots : c'est ma spécialité.

AMANDINE. – Oh oui, fais-moi plein de spécialités, j'aime tout ce qui est épicé.

LOUISE, en aparté. – Voilà encore une réplique qui ne manque pas de sel mais je risque de l'oublier.

CHRISTIAN. – Ce qui est épicé ? Tu ne comprends pas que la moutarde me monte au nez ?

LOUISE, à Amandine en aparté. – Gagnez du temps, je repars chercher mon téléphone pour enregistrer parce que je n'ai rien pour noter.

AMANDINE, en aparté à Louise. – Mais comment ?

LOUISE, même jeu. – Débrouillez-vous, je reviens dans trente secondes. (*Elle sort très vite.*)

CHRISTIAN. – Mais où vas-tu ? (*Elle ne répond pas.*) Mais où va-t-elle ?

AMANDINE. – Elle est partie chercher son téléphone, mon Cricri.  
 CHRISTIAN. – Toi, je ne suis pas ton Cricri et tu vas prendre un coup de téléphone au sens propre parce que je vais t’assommer avec mon portable.  
 AMANDINE. – Oh oui ! Bats-moi, frappe-moi. Tu sais bien que j’aime ça.  
 CHRISTIAN. – Tu aimes ça ? Je croyais que tu aimais le théâtre, que tu avais soufflé dans « Le farceur sonne toujours trois fois ».  
 AMANDINE. – Mais j’ai dit ça devant ta femme pour ne pas nous trahir : tu es le gérant du camping et je suis devenue ta maîtresse pour ne pas payer de location.  
 CHRISTIAN. – Quoi ? Mais je suis auteur, tu entends : auteur.  
 AMANDINE. – Oh oui, tu étais à la hauteur, surtout pour notre première fois. Personne ne m’avait jamais emmené aussi haut.  
 CHRISTIAN. – Eh bien, je vais te faire tomber de ton nuage, rassure-toi.  
 AMANDINE. – Jamais je n’avais pris autant mon pied.  
 CHRISTIAN. – Dans le derrière ! Mon pied, tu vas le prendre dans le derrière. (*Il s’avance, menaçant.*)  
 AMANDINE, *sortant*. – Je te laisse mon Cricri mais je reviendrai (*Puis d’une voix sensuelle.*) parce que j’aime ça. (*Elle sort.*)  
 CHRISTIAN, *décontenancé*. – Elle aime ça ! Elle aime ça ! Mais dans quel vaudeville suis-je tombé ?  
 LOUISE, *revenant tenant en main son téléphone*. – Mais où est-elle ?  
 CHRISTIAN. – Partie à l’asile...et je me demande si tu n’es pas candidate également.

#### SCENE 4 : BOUGON, LOUISE, CHRISTIAN

BOUGON, *rentrant*. – Alors, toujours pas de gérant ?  
 LOUISE. – Mais si. (*Elle désigne Christian.*) Il est là. (*Christian sursaute.*)  
 CHRISTIAN. – Comment ça « Il est là ? »  
 BOUGON. – Mais hier...  
 LOUISE, *désignant Christian*. – Il m’avait demandé de ne pas dire que c’était lui.  
 CHRISTIAN/BOUGON, *en chœur*. – Quoi ?  
 LOUISE. – Et de me faire passer pour sa femme, que j’aurais cinquante pour cents de remise sur le montant de ma location.  
 CHRISTIAN/BOUGON, *en chœur*. – Quoi ?  
 LOUISE, *en aparté*. – C’est le moment. (*Elle manipule son téléphone pour enregistrer la conversation.*)  
 BOUGON. – Récapitulons : d’abord évidemment, personne n’est venu pour les W.-C. bouchés. Tu vas y plonger les mains.  
 CHRISTIAN. – Mais...mais...je ne vous permets pas.  
 BOUGON. – Tu ne me permets pas, monsieur l’escroc ?  
 CHRISTIAN. – Monsieur l’escroc, mais...Louise, dis quelque chose.  
 LOUISE. – Mais pourquoi m’appelez-vous par mon prénom, monsieur Christian Martin, monsieur le gérant ?  
 CHRISTIAN. – Encore « Monsieur le gérant » ? Mais tu es vraiment candidate à l’asile.  
 LOUISE. – Moi non plus, monsieur le gérant, je ne vous permets pas.  
 BOUGON. – Non seulement les W.-C. sont bouchés et les allées pas asphaltées, ce qui m’a valu une crevaision mais cerise sur le gâteau...  
 LOUISE, *en aparté*. – Magnifique, ça porte ses fruits, ça va chauffer.  
 BOUGON. – J’ai versé 5 000 € d’acompte, tu te souviens ?  
 CHRISTIAN. – Pourquoi voudriez-vous que je me souviens ? Je n’ai rien reçu.

BOUGON. – Tu ne t’en rappelles toujours pas ? Pourtant, il paraît que nous sommes une centaine à l’avoir fait, monsieur l’escroc.

CHRISTIAN. – M’en rappeler mais... ?

BOUGON, *ironiquement*. – C’est vrai que tu n’étais pas là.

CHRISTIAN. – Mais non, je n’étais pas là. Je suis arrivé hier, hier ! n’est-ce pas Louise ?

LOUISE. – Je ne sais pas, vous étiez déjà là quand je suis arrivée.

CHRISTIAN. – Louise, à quel jeu joues-tu ?

BOUGON. – Et toi ? Tu n’étais pas là quand j’ai signé. Il n’y avait que le notaire.

CHRISTIAN. – Le notaire ? Franchement, je ne vous suis pas.

BOUGON. – Et bien ! si tu m’avais suivi quand j’y suis retourné ce matin...

CHRISTIAN. – Où ?

BOUGON. – Chez le notaire, pardi ! Tu aurais vu que le notaire, ce n’était plus le même.

CHRISTIAN. – Plus le même ? Mais qu’y puis-je moi ?

BOUGON. – Non. Et le notaire se retrouve sans son clerc et tu sais pourquoi ?

CHRISTIAN. – Comment voulez-vous que je le sache ?

BOUGON. – Eh bien, tu vas le savoir parce que j’ai tiré les choses au clair.

LOUISE, *en aparté*. – Il a dû avoir mal. Mais qu’est-ce que je raconte, moi ?

BOUGON. – Le clerc a disparu, du moins le faux.

CHRISTIAN. – Vous ne pourriez pas être plus clair ?

BOUGON. – Je suis clair : je te parle du faux clerc qui a joué le rôle du notaire.

CHRISTIAN. – Mais pourquoi a-t-il joué le rôle du notaire ?

BOUGON. – Parce qu’il avait été hospitalisé pendant un mois.

CHRISTIAN. – Qui ? Le clerc ?

BOUGON. – Non : le notaire et le faux clerc s’est servi de son étude en se faisant passer pour lui.

CHRISTIAN. – Je ne comprends rien du tout à votre histoire.

BOUGON. – Une belle histoire, car le clerc qui a disparu remplaçait lui-même le clerc habituel également en congé de maladie.

CHRISTIAN. – Mais que voulez-vous que j’y fasse ? Je ne suis moi-même pas très bien en ce moment, n’est-ce pas Louise ?

LOUISE. – Comment voulez-vous que je le sache ? Je vous connais à peine.

BOUGON, *à Christian*. – Mais toi, tu vas apprendre à me connaître parce que le faux clerc avait donné une fausse identité, le temps de remplacer le vrai.

CHRISTIAN. – Le vrai ?

BOUGON. – Je devrais plutôt dire la vraie parce que je ne renonce pas au plaisir de citer son prénom : Claire ! Tu entends : Claire !

LOUISE, *en aparté*. – Génial ! Les spectateurs vont adorer.

CHRISTIAN. – Claire ? Vous n’êtes vraiment pas très clair avec votre clerc de notaire.

BOUGON. – Et Claire et le vrai notaire n’ont évidemment jamais entendu parler de la vente.

CHRISTIAN. – Quelle vente ?

BOUGON. – Celle des chalets pour laquelle j’ai effectué le virement des 5 000 € d’acompte sur un compte qui n’est évidemment pas celui du notaire.

CHRISTIAN. – Mais je n’ai rien à voir avec cette vente de chalets !

BOUGON. – Si : parce que tu es celui qui les vend. Tu es Christian Martin, le gérant de ce camping, n’est-ce pas, madame ?

LOUISE. – Absolument et quand vous êtes venu hier, il m’a demandé de vous mentir.

CHRISTIAN. – Mentir, mais ?

BOUGON. – Mentir comme il a menti aux autres. Cent fois 5 000 €, ça fait combien, monsieur l’escroc ?

CHRISTIAN. – Je...je ne sais pas, je ne comprends rien à vos comptes d’épicier.



BOUGON. – Ne te moque pas encore de moi parce qu’il n’y a pas de sucre dans ton épicerie.  
 CHRISTIAN. – Mon épicerie ? Mais je n’en possède pas !  
 BOUGON. – Mais tu t’es bien sucré : cinq cents mille euros, ça fait cinq cents mille euros à partager avec le faux clerc avec lequel tu as monté toute cette escroquerie.  
 CHRISTIAN. – Une escroquerie ? Mais enfin je ne connais pas ce clerc !  
 BOUGON. – C’est ton complice mais peut-être n’a-t-il reçu qu’une partie de l’argent, cinquante mille ou cent mille euros par exemple puisque c’est toi le cerveau.  
 CHRISTIAN. – Moi, le cerveau ? C’est plutôt le vôtre qui est détraqué, mon vieux.  
 BOUGON. – Il fonctionne parfaitement au contraire : quatre cents ou quatre cent cinquante mille € pour toi, de quoi passer de belles vacances jusqu’à la fin de tes jours.  
 CHRISTIAN. – Des vacances ? Je suis ici pour en passer, pas pour entendre vos divagations à propos d’un clerc de notaire.  
 BOUGON. – Un clerc de notaire qui s’est volatilisé comme tu allais le faire toi aussi.  
 CHRISTIAN. – Volatilisé ? Non, je retourne à Paris et le plus vite possible.  
 BOUGON. – Tu vois, j’avais raison : tu allais partir avec le magot en poche.  
 CHRISTIAN. – Mais quel magot ? Je ne suis pas le gérant. Regardez sur internet mon site: [www.christianmartin.com](http://www.christianmartin.com) . Je suis auteur, j’ai ma photo en première page.  
 BOUGON. – Parlons-en d’internet : le wifi ne fonctionne pas. Escroc !  
 CHRISTIAN. – Comment ça le wifi ne fonctionne pas ? Mais utilisez votre téléphone alors.  
 BOUGON. – Pratiquement pas de réseau, on n’arrive pas à charger les pages.  
 CHRISTIAN. – Mais ce n’est pas possible !  
 LOUISE, *en aparté*. – Si, c’est possible. Elisabeth a débranché le wifi pour qu’on ne puisse pas vérifier. Quelle bonne idée !  
 BOUGON. – Ah ! Il est beau ton camping perdu dans les collines. Elles sont tellement hautes que rien ne passe.  
 CHRISTIAN. – Non. Attendez : je n’ai pas mon portefeuille sur moi mais il doit se trouver dans la chambre. Je vais chercher mes papiers d’identité. (*Christian sort.*)  
 BOUGON, *en aparté*. – Et moi, de quoi l’impressionner. (*Il sort.*)  
 LOUISE. – Et moi, tant que j’ai encore en tête ce que cette Amandine lui a dit, je file l’écrire dans ma chambre. (*Elle sort.*)

## SCENE 5 : VIRGINIE, HUGO, AMANDINE

VIRGINIE, *rentrant*. – Mais c’est qu’il a failli me bousculer. Toujours personne. Il faut pourtant que je voie le gérant ou sa femme.  
 HUGO, *rentrant également*. – Virginie, ma belle, quand je vous ai vue, je n’ai pas pu m’empêcher de vous suivre. Vous avez un je ne sais quoi...  
 VIRGINIE. – Qui fait que je ne fréquente pas je ne sais qui. Arrêtez de me suivre.  
 HUGO. – Mais je ne vous suis pas, mon corps se met en mouvement tout seul quand je vous aperçois... (*Puis en aparté.*) quand j’aperçois du gibier.  
 VIRGINIE. – Je n’ai pas besoin de garde du corps.  
 HUGO, *en aparté*. – Pourtant c’est de ton corps dont je veux m’occuper.  
 VIRGINIE. – Puisque vous êtes là, rendez-vous utile : auriez-vous vu le gérant ?  
 HUGO. – Christian Martin ? (*Amandine rentre.*) Vous savez qu’il est également... ?  
 AMANDINE. – Très occupé, il est également très occupé. (*Puis à Hugo, en aparté.*) Tu ne dois dire à personne qu’il est auteur sinon n’espère plus rien de moi.  
 HUGO, *en aparté à Amandine*. – OK mais où étais-tu passée ? Je t’attendais dans mon chalet.  
 AMANDINE, *en aparté à Hugo*. – Je réfléchissais à mon rôle. N’oublie pas que tu dois dire que c’est le gérant, uniquement le gérant.  
 VIRGINIE. – Vous pourriez répondre à ma question : avez-vous vu le gérant ?

AMANDINE. – Moi, je l’ai vu ici tantôt.

HUGO. – Et moi, hier. (*Puis à Amandine.*) C’est bon ?

AMANDINE, *en aparté à Hugo.* – Oui.

VIRGINIE. – Vous avez eu de la chance. Avec moi, il joue les fantômes et sa femme m’évite.

AMANDINE. – Je viens pourtant de la croiser dans le camping.

HUGO. – Moi aussi. (*Puis à Amandine, en aparté.*) C’est bon ?

AMANDINE, *en aparté à Hugo.* – C’est sans importance.

HUGO, *en aparté à Amandine, déçu.* – Ah bon !

VIRGINIE. – Je devais commencer à travailler aujourd’hui comme animatrice sportive et sa femme n’est même pas au courant qu’il doit me rembourser mes frais de déplacement.

HUGO. – Et vous habitez loin ?

VIRGINIE. – Six cent cinquante km.

AMANDINE. – Quand même.

HUGO. – Je croyais que vous habitiez la région.

VIRGINIE. – Non mais j’y ai de la famille que je peux aller revoir de temps en temps et c’est une façon de profiter pendant deux mois du soleil du Sud.

HUGO. – Vous avez bien raison. (*Puis en aparté.*) Surtout que le gibier est rare dans le coin en ce début juillet.

VIRGINIE. – Je pars donc à la recherche du soleil et surtout de la gérante. De quel côté l’avez-vous aperçue ?

AMANDINE. – Du...du côté des sanitaires à gauche de la piscine.

HUGO. – Et moi, comme je venais en sens opposé, du côté des sanitaires à droite de la piscine. (*Puis à Amandine, en aparté.*) C’est bon ?

AMANDINE, *en aparté à Hugo.* – C’est nul.

HUGO, *en aparté à Amandine, déçu.* – Ah bon !

VIRGINIE. – En chasse, alors. (*Elle sort.*)

HUGO. – Bon safari mais le gibier est rare cette année.

AMANDINE. – De quel gibier parles-tu ?

HUGO. – De celui dont je vais te parler dans mon chalet.

AMANDINE. – Tiens donc. On sait comment ça s’est terminé hier.

HUGO. – Et ça ne t’a pas plu ?

AMANDINE. – Si.

HUGO. – On remet ça ?

AMANDINE. – Oui. Mais pas longtemps, je dois jouer la comédie à mon auteur.

HUGO. – La qualité primera sur la quantité.

AMANDINE. – Modeste, va ! (*Ils sortent.*)

## SCENE 6 : LOUISE, CHRISTIAN, BOUGON

LOUISE, *entrant rapidement et apercevant Bougon qui arrive.* – Et voilà l’autre qui revient !

Vite, je ne sais plus quoi inventer, moi. (*Elle se cache rapidement derrière un canapé.*)

CHRISTIAN, *rentrant.* – Louise ! Louise ! Mais où est-elle passée ? Plus de papiers et plus de clés de voiture. Comment quitter ce trou perdu ?

BOUGON, *rentrant de l’autre côté.* – Alors, tes fameux papiers, monsieur l’escroc ?

CHRISTIAN. – Je...je ne les retrouve plus.

LOUISE, *en aparté.* – C’est reparti. Mon téléphone. (*Elle le tend le plus discrètement possible pour enregistrer.*)

BOUGON, *ricanant.* – Evidemment.

CHRISTIAN. – C’est...c’est une conspiration, on me les a volés.

BOUGON, *désignant la poche de son short*. – Moi, ce qu'on ne m'a pas volé, c'est ce qui va me permettre de te refroidir. (*Il en sort un revolver.*)

CHRISTIAN. – Me refroidir ?

LOUISE, *en aparté*. – Hé ! Ce n'était pas prévu dans le scénario, ça.

BOUGON. – Te refroidir, parfaitement. Vu la température extérieure, ça te fera du bien.

CHRISTIAN. – Mais...vous...vous n'y pensez pas...

BOUGON. – Je ne pense qu'à ça mais je te propose un arrangement.

CHRISTIAN. – Quel arrangement ?

BOUGON. – Je pourrais appeler la police mais comme j'ai eu quelques ennuis récemment et que nous sommes entre voyous...

CHRISTIAN. – Mais je ne suis pas un voyou.

BOUGON, *ricanant à nouveau*. – Allez, arrête ton cirque, maintenant.

CHRISTIAN. – Ce n'est pas du cirque, j'aimerais simplement que ce soit du théâtre.

LOUISE, *en aparté*. – Pauvre chéri, mon Dieu, faites que ce soit du théâtre.

BOUGON. – Tu as jusqu'à demain matin pour me trouver 50 000 € sinon...

CHRISTIAN. – Sinon ?

BOUGON. – Sinon je te confirme une brusque chute des températures.

CHRISTIAN. – Une brusque chute des températures ?

BOUGON. – Je te refroidis, si tu n'as pas saisis.

CHRISTIAN. – Mais je...je ne suis pas le gérant, je vous répète que je suis auteur.

BOUGON. – Tu es mûr pour le refroidissement.

LOUISE, *en aparté*. – Il s'enrhume déjà si facilement. Dans quel guêpier suis-je allé le fourrer ?

BOUGON. – Et n'essaie surtout pas de prendre la fuite.

CHRISTIAN. – Comment ? En voiture ?...Oui...La Peugeot blanche garée juste devant et immatriculée en région parisienne, c'est la mienne.

BOUGON. – Et alors ?

CHRISTIAN. – Mais je suis arrivé de Paris hier, c'est ma voiture et j'ai...j'ai un programme de théâtre avec ma photo dans la boîte à gants.

BOUGON, *après un temps*. – Va le chercher, je ne voudrais quand même pas te refroidir par erreur.

CHRISTIAN. – Mon Dieu, c'est vrai, je ne retrouve plus les clés.

LOUISE, *en aparté*. – C'est Elisabeth qui les a prises et elle a ses papiers aussi.

BOUGON, *riant*. – Bon, fini de jouer. Je te laisse réfléchir...pour autant que tu hésites encore (*Il sort.*)

CHRISTIAN. – Non, revenez, je suis auteur, auteur !

LOUISE, *en aparté*. – Mon Dieu, qu'ai-je fait ? Qu'ai-je fait ?

CHRISTIAN, *décomposé*. – Comment faire pour lui prouver ma véritable identité ?

LOUISE, *en aparté après avoir coupé l'enregistrement*. – Je vais cesser ce jeu stupide et aller trouver ce Bougon.

## SCENE 7 : LOUISE, CHRISTIAN, DOMINIQUE

DOMINIQUE, *rentrant et d'abord en aparté*. – Allons-y tant que je suis décidée. (*Puis à Christian.*) Ah, docteur ! Comme je suis heureuse de vous voir.

LOUISE, *en aparté*. – Après ceci : pensons d'abord à la future pièce. (*Elle manipule à nouveau son téléphone.*)

DOMINIQUE. – Vous n'avez pas l'air bien, docteur ?

CHRISTIAN, *abattu et en aparté*. – Je ne suis pas docteur, je suis auteur, auteur ! Et je suis à bout : la bête est fatiguée, épuisée.

DOMINIQUE. – Vous êtes gérant et rassurez-vous, je l'ai dit à plusieurs personnes.

CHRISTIAN. – Je ne suis pas gérant. Arrêtez ce petit jeu, je vous en prie.

DOMINIQUE. – Vous n'êtes pas bien, docteur, je le vois. Confiez-vous.

CHRISTIAN. – Me confier ? Mais je ne vous connais ni d'Eve ni d'Adam.

DOMINIQUE, *d'abord en aparté.* – Vas-y Dominique, il te tend la perche. Courage. (*Puis à Christian.*) C'est justement à propos d'Adam et Eve et de...leur tenue.

CHRISTIAN. – Que voulez-vous que je dise : qu'ils ont inventé le camping pour naturalistes ? Voilà, c'est fait. Maintenant, laissez-moi tranquille.

DOMINIQUE, *après avoir pris une longue aspiration.* – Il...il y a des gens à moitiés nus dans le camp. J'ai même vu une femme faire du monokini. Oui, du monokini, docteur, vous vous rendez compte ? Où va-t-on ?

CHRISTIAN. – A la piscine. Déshabillé comme ça, on va à la piscine.

LOUISE, *en aparté.* – Magnifique, ce sera un personnage magnifique.

DOMINIQUE, *même jeu.* – Ma...ma voisine de chalet est divorcée et cette nuit, elle a ramené un homme chez elle et ils ont poussé des cris et ils n'ont pas manqué de ressort jusqu'à deux heures du matin, si vous voyez ce que je veux dire.

CHRISTIAN. – Je vois. Il y en a qui ont de la chance.

LOUISE, *en aparté.* – C'est vrai, pauvre chéri.

DOMINIQUE. – Mais c'est interdit dans le règlement et je n'ai pas pu dormir, car je me chantais toujours « Dominique nique nique, Dominique nique nique ... »

CHRISTIAN. – Vous n'auriez rien de plus moderne en stock ?

DOMINIQUE. – Vous vous rendez compte : « Dominique nique nique, Dominique nique nique ... »

CHRISTIAN. – Et alors ? Vous auriez voulu que ce soit Christian tian tian, Christian tian tian ?

DOMINIQUE. – Et Christian, c'est aussi le prénom du deuxième mari de ma sœur parce que, vous vous rendez compte, docteur : après avoir divorcé, elle s'est remariée.

CHRISTIAN. – Ecoute bien, la foldingue, je te répète que je ne suis ni médecin, ni gérant de camping.

DOMINIQUE. – Et avec son Christian, elle a déjà fait du camping naturaliste. Vous vous rendez compte : ils étaient tout nus.

CHRISTIAN. – Ce qui nous ramène à Adam et Eve et toi que je ne connais ni d'Eve ni d'Adam.

DOMINIQUE. – Et les tenues d'Adam et Eve que je ne supporte pas, docteur. Et quand il y a une scène de...enfin de...à la télévision, je change de chaîne, docteur.

CHRISTIAN. – Et si tu changeais d'endroit aussi ? Parce que là, je fatigue, tu entends : je fatigue.

DOMINIQUE. – Moi aussi, docteur, je suis fatiguée parce que je n'ai pas dormi. Alors, docteur, votre diagnostic ?

CHRISTIAN. – Mon diagnostic ? Je vais aller voir des femmes à moitié nues et des divorcées, ça me changera les idées parce que je sature, t'entends : je sature. (*Il sort.*)

DOMINIQUE. – Docteur, docteur, je vous accompagne, ne me laissez pas. (*Elle le suit.*)

LOUISE, *se relevant.* – A présent, retrouvons la gérante pour récupérer les preuves de sa véritable identité. (*Elle sort également.*)

## SCENE 8 : ELISABETH, VIRGINIE, BOUGON

ELISABETH, *rentrant de l'autre côté.* – C'est pratique de passer par derrière et ce n'est pas beau d'écouter aux portes mais le voilà dans de bien sales draps à cause de moi.

VIRGINIE, *rentrant.* – J'arrive enfin à vous voir. Où est votre mari ?

ELISABETH, *d'abord en aparté.* – Si elle savait qu'elle vient de croiser celui qui en fait office. (*Puis à virginie.*) Il est quelque part dans le camping, je crois.

VIRGINIE. – Que dois-je faire exactement ? Quels sont mes horaires ?

ELISABETH. – C'est lui qui va tout vous expliquer.

VIRGINIE. – Il serait temps : je commence aujourd'hui. Et je devais signer un contrat dans lequel il était prévu le remboursement de mes frais de déplacement.

ELISABETH. – Il va honorer ses engagements, rassurez-vous.

VIRGINIE. – Il ne manquerait plus que ça.

ELISABETH. – Nous rencontrons quelques petits problèmes d'organisation, c'est un nouveau camping.

BOUGON, *rentrant et s'adressant à Elisabeth.* – Alors, puisque c'est vous qui m'avez accueillie à mon arrivée, c'est vous la véritable épouse de Christian Martin ?

VIRGINIE. – Véritable épouse ? Il en a une fausse ?

BOUGON. – Celle qui s'appelle Louise et à qui il a demandé de jouer la comédie.

ELISABETH. – Jouer la comédie ?

VIRGINIE, *à Elisabeth.* – Je me demande si vous n'êtes pas en train de me la jouer aussi.

BOUGON, *à Elisabeth.* – Il lui avait demandé de se faire passer pour vous.

ELISABETH. – Mon mari est un mythomane, vous savez. Il se fait passer aussi pour un auteur de théâtre.

VIRGINIE. – J'espère que mon contrat est bien réel, lui, sinon ça va mal se passer.

ELISABETH. – Mais oui, rassurez-vous.

BOUGON, *en aparté.* – S'il est autant que mon acte d'achat, elle va rapidement déchanter.

VIRGINIE, *à Bougon.* – Et vous, vos W.-C. sont débouchés ?

BOUGON, *désignant Elisabeth.* – Le mari de madame va s'en occuper... à mains nues.

ELISABETH, *en aparté.* – Il est dans un beau merdier mais à ce point-là.

VIRGINIE. – Si je comprends bien, le patron est aussi le seul ouvrier. De là à ce qu'il n'y ait ici aucun travail pour moi, il n'y a qu'un pas.

ELISABETH. – Il y a du travail, ne vous en faites pas.

VIRGINIE. – Je ne sais pas s'il y a une cinquantaine de personnes dans le camping. Donc, au mieux, peu s'inscriront donc à mes activités.

BOUGON. – De l'activité, il y en aura. Ne t'en fais pas, ma petite.

VIRGINIE. – Vous, je ne suis pas votre petite. Et je dois être rétribuée en fonction du nombre de participants, je ne risque donc pas de gagner grand-chose.

ELISABETH. – Le camping vient d'ouvrir. De nombreuses arrivées sont prévues dans deux jours.

VIRGINIE. – En tout cas, si vous vous moquez de moi, j'appelle mes deux cousins et vous ne rigolerez plus, vous verrez. A bon entendeur, salut ! (*Elle sort.*)

## SCENE 9 : ELISABETH, BOUGON, AMANDINE, HUGO

BOUGON. – Elle a du tempérament, la petite. A nous deux à présent, ma grande.

ELISABETH. – Ma grande ? Je vous dispense de vos familiarités.

BOUGON. – Et moi, de jouer la comédie... aussi.

ELISABETH. – Qu'entendez-vous par là ?

BOUGON. – Que tu es forcément au courant donc complice pour l'escroquerie de ton mari.

ELISABETH. – Je ne vois absolument pas de quoi vous pouvez parler.

BOUGON. – Tu ne vois pas ? Eh bien, je vais t'enfiler une paire de lunettes alors.

ELISABETH. – Vous recommencez avec vos familiarités ?

AMANDINE, *rentrant.* – Christian n'est pas là ?

BOUGON. – Une centaine de pigeons comme moi à 5000 € les arrhes...

AMANDINE, à *Bougon*. – Ah ! vous aussi, vous êtes dans les arts ?

BOUGON. – Les arrhes, tu sais ce que c'est des arrhes ?

AMANDINE. – Moi, mon art, c'est le théâtre. Et vous, vous en avez plusieurs ?

ELISABETH. – Il en a plusieurs, oui. Il fait son cinéma et s'il continue, je ne pourrai plus le voir en peinture. Vous voulez que je vous fasse un dessin ?

BOUGON, à *Elisabeth*. – Encore une comme ça et tu finiras par m'arracher un sourire.

AMANDINE, *admirative*. – Vous faites du cinéma ? Décidément, j'ai de la chance. Vous pouvez me faire passer un casting ?

BOUGON. – Oui : pour jouer le rôle de Claire qui a été remplacée par le faux clerc. Heureusement que je suis allé tirer les choses au clair. T'a compris ?

AMANDINE. – Heu...non, ce n'était pas très clair.

BOUGON. – Ne te moque pas de moi non plus, j'ai les nerfs fragiles depuis ma visite chez le notaire.

AMANDINE. – Vous êtes allé aussi pour votre testament ? Parce que papy...

BOUGON. – Ta gueule !

ELISABETH. – A la familiarité, vous ajoutez la grossièreté, c'est du propre.

BOUGON. – Le propre, je le retrouverai quand ton Christian plongera la tête dans les W.-C.

HUGO, *rentrant*, à *Amandine*. – Je savais que tu serais ici : l'appel du théâtre. Bonjour.

ELISABETH. – Bonjour.

AMANDINE, à *Hugo*, *désignant Bougon*. – Et monsieur, même s'il est impoli, fait du cinéma.

HUGO. – Ah ! Je croyais qu'il faisait surtout du vélo ? Mais le cinéma, ça m'intéresse aussi.

AMANDINE. – Moi d'abord.

HUGO. – Si je pouvais déjà faire de la figuration, ce serait magnifique.

AMANDINE. – D'abord moi. (*A Bougon.*) Vous pourriez m'aider pour que je tourne ?

ELISABETH. – Sûrement parce qu'il se fait des films.

AMANDINE. – Ah ! C'est vous qui les réalisez ? Mince alors ! Vous êtes drôlement fort.

HUGO, à *Amandine*. – Je ne crois pas que c'est ce que madame a voulu dire.

AMANDINE. – Mais si, j'ai bien compris.

BOUGON. – Dites les rigolos, quand vous aurez fini de vous payer ma tête...

HUGO. – Mais je ne me moque pas de vous.

BOUGON. – Par contre, ta copine, elle ne se gêne pas.

AMANDINE. – Mais monsieur le réalisateur...

BOUGON. – Arrête ton cinéma !

AMANDINE. – Mais c'est vous qui en faites.

HUGO. – Amandine, n'insiste pas. Tu reviendras plus tard. Allons-y.

AMANDINE. – Bon, d'accord mais j'aurais vraiment voulu faire du cinéma aussi.

HUGO. – Contente-toi du théâtre pour l'instant. (*Ils sortent.*)

BOUGON, à *Elisabeth*. – Mais pour toi, le théâtre, c'est fini. Tu veux me faire croire que tu n'es pas au courant mais c'est peine perdue.

ELISABETH. – C'est pourtant la vérité. D'ailleurs, je n'ai rien compris à vos histoires de notaire et de clerc.

BOUGON. – Ne compte pas sur moi pour recommencer. Seul le résultat final compte : 500 000 euros en poches.

ELISABETH. – En poches mais quelles poches ?

BOUGON. – Celles de ton mari et les tiennes et puisqu'on parlait des arts du spectacle, je fonctionnerai comme un imprésario.

ELISABETH. – C'est-à-dire ?

BOUGON. – Je prends dix pour cents, soit cinquante mille euros.

SCENE 10 : ELISABETH, BOUGON, CHRISTIAN

CHRISTIAN, *revenant*. – Je suis allé jusqu'à la piscine voir des divorcées à moitié nues et ça fait du bien.

BOUGON. – Je ne te le fais pas dire. Il faut savoir se faire plaisir avant de mourir, car si tu ne craches pas les cinquante mille euros, il y a du refroidissement dans l'air.

CHRISTIAN. – Mais bon sang ! Je ne peux que vous répéter que je ne suis pas le gérant de ce camp. Elisabeth, dis la vérité, s'il te plaît.

ELISABETH. – Mais mon chéri, tu ne vas pas recommencer avec tes histoires de théâtre. Si tu as commis quelque chose d'illicite, explique-toi avec ce monsieur.

CHRISTIAN. – D'illicite ? Je suis seulement coupable d'avoir été emmené ici par ma femme Louise parce que je suis en burn-out. La bête est fatiguée.

BOUGON. – Eh bien, dans ce cas, je serai le vétérinaire qui va abréger tes souffrances.

CHRISTIAN. – Non, je peux vous prouver que je dis vrai. A côté, vous allez sûrement trouver des photos d'elle et de son mari et vous verrez que ce n'est pas moi.

ELISABETH. – Mais enfin, Christian, mon chéri, tu ne te rappelles pas que nous avons été cambriolés le mois dernier et qu'on nous a tout pris, jusqu'à l'album de notre mariage.

CHRISTIAN, *se précipitant à côté*. – J'en aurai le cœur net.

ELISABETH, *à Bougon*. – Pour le burn-out, c'est vrai mais ça lui fait perdre un peu la tête.

BOUGON. – Le stress de l'escroquerie : voilà mon diagnostic mais pour la consultation, ça fera 50 000 euros.

ELISABETH. – C'est un peu chérot parce que je vous répète que personnellement...

BOUGON. – Ne recommence pas ton cinéma ni ton théâtre ni à me chanter la même chanson.

ELISABETH. – Si l'air est connu, je vous assure pourtant qu'il est authentique.

BOUGON. – Authentiques comme les billets... parce que ne vous avisez pas de payer en fausse monnaie.

ELISABETH. – Vous ? Mais qu'ai-je à voir là-dedans ?

BOUGON. – Tu recommences ? De toute façon, tu en sais trop à présent.

ELISABETH. – Mais vous... vous êtes fou... Je

CHRISTIAN, *revenant*. – Rien d'apparent... plus rien... aucune photo.

BOUGON. – Le cambriolage. Décidément, tu as de mauvaises fréquentations en ce moment.

ELISABETH, *à Bougon*. – Attendez, laissez-nous quelques minutes. Je dois parler à Christian.

BOUGON, *après un temps*. – Si tu veux, le temps d'aller jusqu'à la piscine voir quelques divorcées à moitié nues. J'ai bien le droit de me distraire, moi aussi. (*Il sort.*)

## SCENE 11 : ELISABETH, CHRISTIAN

ELISABETH. – Je ne pouvais pas prévoir que tout irait si loin, excuse-moi.

CHRISTIAN. – Peux-tu m'expliquer ce qui s'est passé ?

ELISABETH. – Mon mari m'a quittée la veille de ton arrivée. Il avait visiblement préparé son départ mais il a dû précipiter les choses et j'ignore pourquoi.

CHRISTIAN. – Il a vraiment escroqué une centaine de personnes avec le fameux faux clerc ?

ELISABETH. – C'est ce que j'ai compris en lisant des messages sur son téléphone. Dans sa précipitation, il l'a oublié. Tiens, regarde. (*Elle sort le téléphone qu'elle avait en poche et lui donne. Il se met à sonner.*)

CHRISTIAN, *tenant le téléphone*. – Mais il sonne.

ELISABETH. – Réponds. Au point où nous en sommes.

CHRISTIAN, *répondant*. – Allô ! Christian Martin, oui... enfin non... J'en connais deux... Mais non, je ne me moque pas de vous... Mais non, je ne suis pas un escroc... Non, je ne suis pas votre Christian Martin même si je réponds avec son téléphone et que je suis chez lui... Comment ça vous allez me buter ? Mais ce n'est pas moi !... Comment je m'appelle

alors ? (*Il réfléchit en regardant le portable.*) Sam...Sam Sung...Mais non, je ne me moque pas de vous...Mon père était Coréen...Ce n'est pas chinois à comprendre, non ?... Comment ça « Et ta sœur ? » Mais ma sœur, elle...Il a coupé. Ouf !...Mais c'est du théâtre de boulevard. Tiens. (*Il lui rend le téléphone.*)

ELISABETH. – Visiblement, il s'est mis dans de sales draps et ça pourrait expliquer son départ précipité.

CHRISTIAN. – Il serait temps de rétablir la vérité, tu ne crois pas, Eli ?

ELISABETH, *se blottissant dans ses bras.* – J'adore quand tu m'appelles Eli, mon Cricri.

CHRISTIAN. – J'adore quand tu m'appelles mon Cricri, Eli. Mais pourquoi cette vengeance ?

ELISABETH. – Le désespoir : il disparaît sans un mot d'explications comme tu l'avais fait et tu réapparaîs justement à ce moment-là, avec une épouse visiblement très amoureuse.

CHRISTIAN. – Mais vingt ans plus tard, vingt ans !

ELISABETH. – J'étais perdue, folle de rage. J'ai débranché le wi-fi du camp, imaginé un plan dans lequel ta Louise a foncé tête baissée.

CHRISTIAN. – Sans réfléchir.

ELISABETH. – Elle prenait des notes ou enregistrait pour te fournir le scénario de ta future pièce. Tu l'écriras ?

CHRISTIAN. – Ça reste encore à voir : mon burn-out, ce n'est pas de la comédie.

ELISABETH. – Mais ici, ce serait différent : tu aurais déjà toutes les clés de l'intrigue, du scénario.

CHRISTIAN. – A propos de clés, où sont celles de ma voiture et mes papiers ?

ELISABETH. – Je vais te les rendre, nous les montrerons à notre maître-chanteur et je vais rebrancher le wi-fi pour qu'il puisse tout vérifier. De toute façon, ce n'était pas tenable.

CHRISTIAN. – Et ça pouvait nous coûter la vie. (*Louise revient.*)

## SCENE 12 : ELISABETH, CHRISTIAN, LOUISE, BOUGON

ELISABETH. – Nous serions morts ensemble, mon Cricri. (*Elle se blottit à nouveau dans ses bras.*)

CHRISTIAN. – Mon Eli.

LOUISE, *en aparté.* – Elle avait dit qu'elle jouerait le rôle de l'ex. Donc, les deux vont se retrouver.

CHRISTIAN, *qui a constaté sa présence, en aparté.* – Ciel, ma femme !

ELISABETH, *qui a l'a constatée aussi, va lui parler.* – C'est la scène de la réconciliation qui viendra peu avant la fin de la pièce. Vous enregistrez ?

LOUISE. – Je n'ai plus de batterie. Pourquoi peu avant la fin ?

ELISABETH. – Ce ne serait pas assez original. Il faudra encore l'un ou l'autre rebondissement. Ecoutez. (*Elle retourne se blottir dans les bras de Christian qui, inquiet, regarde Louise.*)

LOUISE. – Vas-y mon cricri, tu as ma permission, je t'expliquerai tout plus tard.

ELISABETH. – Cricri...

LOUISE, *en aparté.* – C'est vrai qu'un diminutif, c'est toujours un plus.

ELISABETH. – Si je te demandais d'écrire ta pièce pour moi, en souvenir de notre amour, que me dirais-tu ?

CHRISTIAN. – Oui, mon Eli.

LOUISE, *même jeu.* – Yes !

ELISABETH. – Et mon personnage s'appellera Elisabeth ?

CHRISTIAN. – Oui.

ELISABETH. – Et tu la feras appeler par l'auteur : « Mon Eli » ?



CHRISTIAN, *ému*. – Oui, mon Eli.

LOUISE, *même jeu*. – Mon Dieu, comme c'est touchant !

ELISABETH, *allant vers Louise, en aparté*. – Vous avez pris note ?

LOUISE, *en aparté à Elisabeth*. – Non, mais je crois que je vais retenir.

ELISABETH, *même jeu*. – Sinon, je vous aiderai : elles sont gravées dans ma mémoire (*Puis en aparté*)...et dans mon cœur.

LOUISE, *même jeu*. – Mais et le dernier rebondissement ?

BOUGON, *criant en voix off*. – Je reviens.

ELISABETH. – Le voilà, votre rebondissement ! (*Elle plonge avec Christian derrière le canapé mais Louise qui regardait Bougon entrer ne les a pas vus.*)

LOUISE. – Non, laissez-le, ne lui faites pas de mal. (*Elle se retourne.*) Mais où sont-ils ?

BOUGON. – Qui ?

LOUISE. – Mais Christian et Eli.

BOUGON. – Eli ?

LOUISE. – La gérante.

BOUGON. – Sa femme ?

LOUISE. – Mais non, sa femme, c'est moi et ne lui faites pas de mal : il a encore tant de belles choses à écrire.

BOUGON. – Ecrire des faux. Il en fait un de trop : le mien.

LOUISE. – Non, depuis le début, il ne joue pas la comédie. C'est moi qui la joue.

BOUGON. – N'essaie pas de m'embrouiller.

LOUISE. – Ce n'est pas le bon Christian Martin.

BOUGON. – Tu vois : tu essaies de m'embrouiller !

LOUISE. – Mais non : c'est le bon, pas le mauvais !

BOUGON. – Tu continues !

LOUISE. – Je continue à proclamer qu'il est innocent : c'est bien un auteur et drôlement à la hauteur.

BOUGON. – Là, tu atteins des sommets.  
(*Elisabeth et Christian, hors de vue, se sont embrassés puis ils se relèvent.*)

ELISABETH. – Elle vous dit la vérité.

CHRISTIAN. – Comme je vous l'ai dit depuis le début, monsieur Bougon.

BOUGON. – Qu'est-ce que c'est encore que ce cirque ?

ELISABETH. – C'était du théâtre, pas du cirque.

LOUISE. – J'ai joué la comédie.

ELISABETH. – Moi aussi.

CHRISTIAN. – Et moi, j'ai subi.

BOUGON. – Non, vous vous êtes mis d'accord pour ne pas payer.

ELISABETH. – Attendez monsieur le maître-chanteur, je reviens. (*Elle sort.*)

CHRISTIAN. – Vous avez un nom intéressant pour un personnage de pièce de théâtre, monsieur Bougon.

LOUISE. – Oh oui et tu vas l'utiliser, mon chéri ?

CHRISTIAN. – Bien sûr. Et si nous chantions pour patienter : « Dominique nique nique, Dominique nique nique... »

LOUISE. – ...s'en allait tout simplement...(*Puis à Bougon.*) Vous ne chantez pas, vous ?

BOUGON, *sèchement*. – Non, merci !

CHRISTIAN. – Et la fameuse souffleuse qui souffle toujours trois fois ?

LOUISE. – Elle est tellement naïve qu'il m'a été facile de la convaincre de te jouer la comédie aussi.

ELISABETH, *revenant*. – Voici la carte d'identité et le permis de conduire de Christian Martin, auteur avec son adresse à Paris et une coupure de presse pour l'édition de sa dernière pièce.

BOUGON, *après en avoir pris connaissance*. – Mais...

CHRISTIAN, *qui lui reprend*. – Merci.

LOUISE. – Touché coulé, monsieur Bougon.

ELISABETH. – Et si vous avez encore un doute, allez vous connecter, j'ai rebranché le wifi.

BOUGON. – Non, ça...ça suffira. (*Il sort.*)

### SCENE 13 : ELISABETH, CHRISTIAN, LOUISE, HUGO, AMANDINE, DOMINIQUE,

#### VIRGINIE

ELISABETH, *à Christian*. – Je te ramène tes clés de voiture. (*Elle sort.*)

HUGO, *rentrant et à Amandine en aparté*. – Allons-y. Je suis prêt à admirer ton travail.

AMANDINE, *rentrant et s'adressant à Christian*. – Tu es là, mon chéri ?

CHRISTIAN. – Holà, stop ! Je sais que tout cela n'était qu'une comédie.

AMANDINE, *à Louise*. – Il est au courant ?

LOUISE. – Oui, désolée, mais vous pouvez toujours lui réciter « Le corbeau et le renard ».

CHRISTIAN. – J'ai entendu assez de fables aujourd'hui, merci.

AMANDINE, *à Christian*. – Mais je suis bien engagée, n'est-ce pas ? J'ai bien joué la comédie, n'est-ce pas ? Dites-moi que je suis bonne, dites-moi que je suis bonne. (*Elle s'est jetée à ses genoux et s'agrippe à ses jambes.*)

CHRISTIAN. – Mais lâchez-moi, lâchez-moi.

HUGO. – Mais oui, lâche-le.

AMANDINE, *hystérique*. – Dites-moi : tu es bonne, tu es bonne !

CHRISTIAN. – Mais lâchez-moi, lâchez-moi.

HUGO. – Amandine, il te dit de le lâcher.

AMANDINE, *même jeu et, en s'agrippant, elle le fait tomber sur elle, derrière le divan*. – Dites-moi : tu es bonne, tu es bonne.

LOUISE, *à Christian*. – Dis-lui, si ça peut lui faire plaisir, qu'on en finisse ! (*Dominique vient de rentrer mais ne voit pas Amandine et Christian.*)

AMANDINE, *de plus en plus hystérique*. – Oh oui, donne-moi du plaisir en me disant : tu es bonne, tu es bonne !

CHRISTIAN. – Oui, tu es bonne, tu es bonne !

AMANDINE, *même jeu*. – Encore ! Encore ! Donne-moi du plaisir en me disant : tu es bonne, tu es bonne !

CHRISTIAN. – Tu es bonne, tu es bonne !

DOMINIQUE, *hurlant*. – Ah ! Ah ! C'est encore pire que la nuit dernière ! (*Christian se dégage et Dominique aperçoit sa tête.*) Et c'est le docteur, c'est le docteur ! J'entends déjà la chanson dans ma tête. Dominique nique nique... Dominique nique nique... Ah ! Au secours ! au secours ! (*Elle sort en courant.*)

LOUISE, *fredonnant*. – Dominique nique nique s'en allait tout simplement...

HUGO, *à Amandine*. – Allez, viens. (*Elle se détourne de lui.*)

ELISABETH, *revenant*. – Et voilà tes clés. (*Elle les tend à Christian.*)

CHRISTIAN. – Merci, Eli.

ELISABETH. – Et j'ai donné un rapide coup de fil. La police va bientôt arriver. Je crois que je pourrai facilement prouver mon innocence.

LOUISE. – Et notre Bougon ne va pas s'en tirer à bon compte.

VIRGINIE, *entrant*. – Mais que se passe-t-il ici et où court-elle comme ça ?

HUGO. – Peu importe. Apparemment, il souffle ici un vent de folie. (*Il prend Virginie dans ses bras.*)

VIRGINIE, *protestant timidement.* – Mais... (*Puis, ravie.*) Oh, oui ! (*Hugo l'entraîne, ils sortent.*)

CHRISTIAN. – Comme il soufflera sur la pièce que je vais écrire : je me sens complètement reboosté.

ELISABETH. – Un personnage s'appellera Elisabeth. Promis ?

CHRISTIAN. – Promis, Eli.

AMANDINE. – Et moi, je veux jouer. Dites-moi que je suis bonne, dites-moi que je suis bonne.

CHRISTIAN. – Tu es bonne.

AMANDINE. – Oh, merci !

CHRISTIAN. – Et ton personnage portera ton prénom : Amandine puisqu'il faudra que ton amant dîne.

AMANDINE. – Hé ! C'est bon ça !

CHRISTIAN. – Et j'ai déjà le titre.

LOUISE/ELISABETH, *en chœur.* – La bête est fatiguée !

CHRISTIAN. – Non : la bête se réveille ! (*Il rugit.*)

**RIDEAU**